

Les LAURÉATS 2 0 0 5



LES PRIX DU QUÉBEC

Les LAURÉATS

2 0 0 5

PRIX ATHANASE-DAVID



Pierre
NEPVEU 8

PRIX MARIE-VICTORIN



Pierre
LEGENDRE 12

PRIX LÉON-GÉRIN



Marc
ANGENOT 16

PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS



Micheline
BEAUCHEMIN 20

PRIX DENISE-PELLETIER



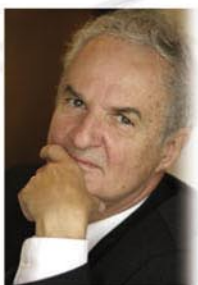
Clémence
DESROCHERS 24

PRIX ALBERT-TESSIER



Fernand
DANSEREAU 28

PRIX GÉRARD-MORISSET



Cyril
SIMARD 32

PRIX ARMAND-FRAPIER



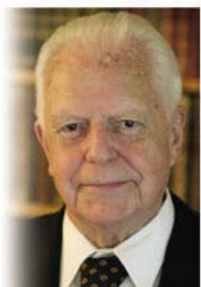
Francine
DÉCARY 36

PRIX WILDER-PENFIELD



Michel G.
BERGERON 40

PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME



Jean-Marc
LÉGER 44

PRIX LIONEL-BOULET



Henry L.
BUIJS 48

Cette brochure a été réalisée conjointement par le ministère de la Culture et des Communications et le ministère du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation

Recherche et rédaction

Francine Bordeleau
Nathalie Dyke
Laurent Laplante
Danielle Laurin
Solange Lévesque
Lisanne Nadeau
André Roy

Révision linguistique

France Galarneau
Hélène Dumais

Photographie

Denis Chalifour

Conception et réalisation

Communication-créativité Sylvain Vallières

Pré-impression et impression

Imprimerie Litho Chic

ISBN 2-550-45568-1

Dépôt légal : 2005

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© Gouvernement du Québec, 2005

Site Web des Prix du Québec

<http://www.prixduquebec.gouv.qc.ca>



LE GOUVERNEMENT du Québec se fait un devoir, chaque année, de rendre hommage à ses citoyens et citoyennes les plus éminents, ceux et celles à qui nous devons de vivre dans une société originale, ouverte et en constante évolution.

Les Prix du Québec sont l'instrument de cet hommage à des parcours professionnels remarquables et sources d'avancées dans onze disciplines du très vaste univers de la culture et des sciences.

Aujourd'hui, au nom de l'ensemble des Québécoises et des Québécois, nous voulons exprimer notre profonde gratitude à mesdames Micheline Beauchemin, Francine Décary et Clémence DesRochers et à messieurs Marc Angenot, Michel G. Bergeron, Henry L. Buijs, Fernand Dansereau, Pierre Legendre, Jean-Marc Léger, Pierre Nepveu et Cyril Simard pour l'œuvre qu'ils ont accomplie, qu'ils poursuivent encore, et qui, en raison de sa valeur exemplaire, trouvera nécessairement son prolongement au sein des générations montantes.

Chères lauréates, chers lauréats, nous avons plaisir à vous dire toute notre admiration, toute notre fierté.

Le ministre du Développement économique,
de l'Innovation et de l'Exportation,
Claude Bécharde

La ministre de la Culture et des Communications,
Line Beauchamp

LES PRIX DU QUÉBEC

DEPUIS LONGTEMPS, le gouvernement du Québec honore des hommes et des femmes qui, par leurs réalisations exceptionnelles, ont su marquer leur temps tout en contribuant à l'essor de la société québécoise. Les Prix du Québec sont l'hommage qu'il rend à leur mérite dans les domaines de la culture et de la science; ils sont non seulement le plus haut témoignage de reconnaissance d'une carrière remarquable, mais aussi une récompense qui érige les lauréats et lauréates en modèles pour l'ensemble de la population.

L'origine des Prix du Québec remonte à 1922. Athanase David, secrétaire de la province de Québec, crée alors les Concours littéraires et scientifiques pour soutenir le travail d'écrivains et de chercheurs chevronnés. Jusqu'en 1967, les prix littéraires, et parmi ceux-ci le prix David, seront décernés pour une œuvre littéraire en particulier et les prix scientifiques, pour un ouvrage de recherche. À partir de 1968, le prix David est accordé pour l'ensemble de l'œuvre d'une écrivaine ou d'un écrivain, tandis que les prix scientifiques continuent annuellement de reconnaître les travaux d'une ou deux personnalités du monde des sciences.

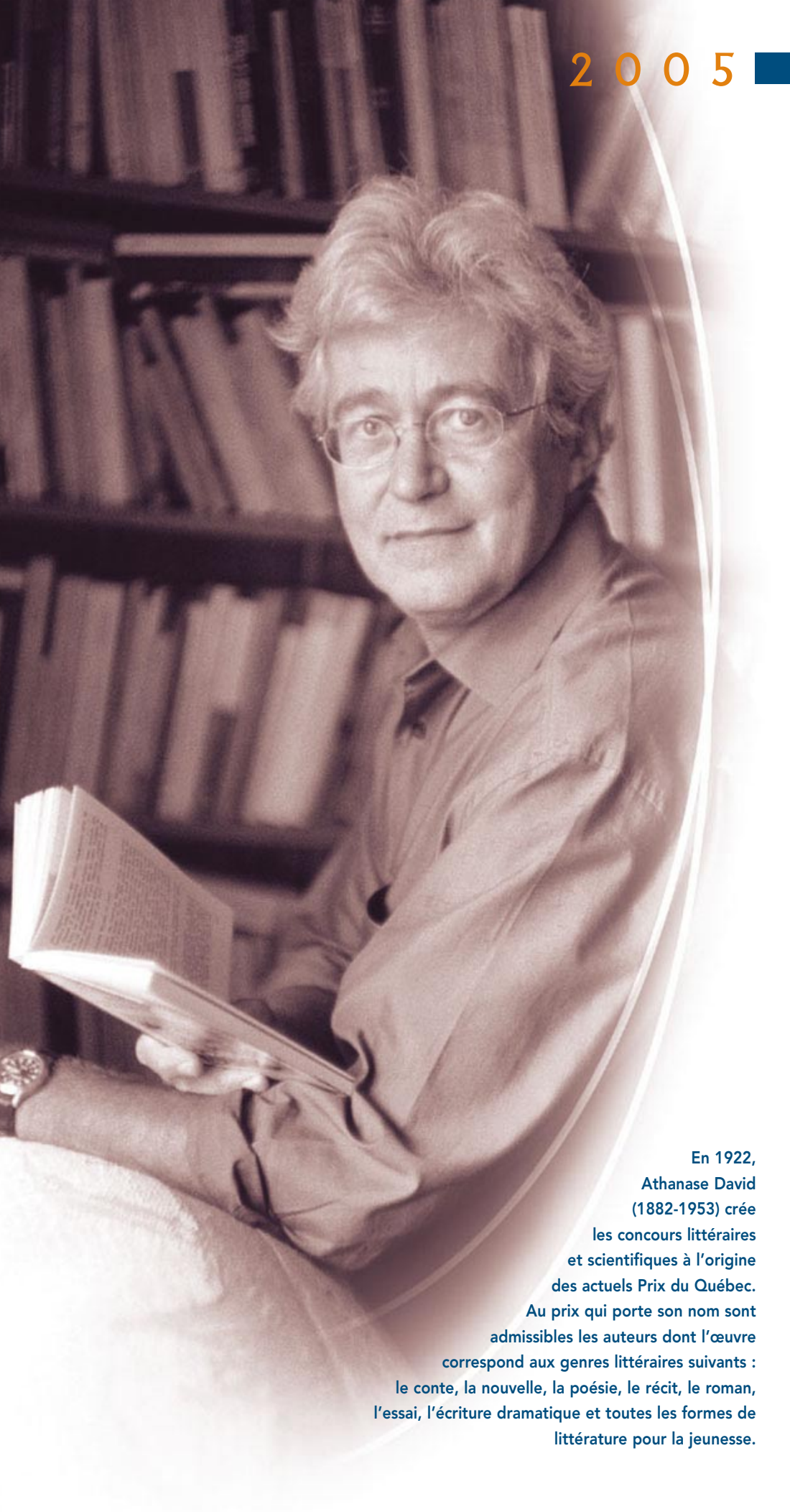
En 1977, pour refléter la diversité de la vie culturelle, sociale et scientifique, le gouvernement du Québec crée les Prix du Québec. En plus du prix Athanase-David qui, déjà, couronne une carrière littéraire, le prix Léon-Gérin pour les sciences humaines et le prix Marie-Victorin pour les sciences de la nature et le génie sont institués en remplacement des prix scientifiques ; s'y ajoutent le prix Paul-Émile-Borduas pour les arts visuels et le prix Denise-Pelletier pour les arts de la scène.

En 1980 est créé le prix Albert-Tessier pour le cinéma et, en 1992, le prix Gérard-Morisset pour le patrimoine. En 1993, deux autres prix scientifiques sont créés : le prix Armand-Frappier souligne une contribution exceptionnelle au développement d'institutions de recherche ou à la promotion des sciences et de la technologie, tandis que le prix Wilder-Penfield couronne une carrière de recherche dans le domaine biomédical. En 1997, un autre prix s'ajoute, le prix Georges-Émile-Lapalme, qui reconnaît la contribution exceptionnelle d'une personne à la qualité de la langue française parlée ou écrite au Québec. Enfin, le prix Lionel-Boulet, décerné pour la première fois en 1999, reconnaît la contribution exceptionnelle d'une personne qui s'est illustrée par ses activités de recherche et développement en milieu industriel.

Les lauréats et lauréates reçoivent du ministère de la Culture et des Communications ou du ministère du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation une bourse non imposable de 30 000 \$, une médaille en argent réalisée par un artiste du Québec, un parchemin calligraphié et un bouton de revers portant le symbole des Prix du Québec, une pièce de joaillerie exclusive aux lauréates et aux lauréats.



2 0 0 5



En 1922,
Athanase David
(1882-1953) crée
les concours littéraires
et scientifiques à l'origine
des actuels Prix du Québec.
Au prix qui porte son nom sont
admissibles les auteurs dont l'œuvre
correspond aux genres littéraires suivants :
le conte, la nouvelle, la poésie, le récit, le roman,
l'essai, l'écriture dramatique et toutes les formes de
littérature pour la jeunesse.



IL S'EN NOURRIT depuis l'enfance. Il la pratique depuis l'adolescence. Il la critique, l'analyse aussi, depuis le début de la vingtaine. Et il l'enseigne, depuis plus de 25 ans. « La littérature a toujours été au cœur de ma vie », ne peut que constater Pierre Nepveu.

Non, il ne vient pas d'une famille de littéraires, il n'a jamais imaginé dans sa jeunesse qu'il serait un jour écrivain. Et s'il a signé à ce jour une quinzaine de livres, qui lui ont valu une multitude de récompenses, dont trois Prix du Gouverneur général, Pierre Nepveu n'a jamais eu l'ambition de réaliser ce qu'il appelle « un grand projet littéraire totalisant ».

Son chemin comme poète, romancier et essayiste, il l'a fait pas à pas, sans en faire de cas. « Mes livres se sont enchaînés, l'un après l'autre, et l'un appelant souvent l'autre, parfois même d'un genre à l'autre... mais à mon insu », glisse-t-il.

À 59 ans, l'humble écrivain ne parvient toujours pas à considérer qu'il a construit une œuvre. À peine Pierre Nepveu, si volubile et lumineux quand il s'agit de parler des œuvres des autres, consent-il à reconnaître qu'on peut voir, dans ses publications depuis 35 ans, une constante : « J'ai toujours été fasciné par les lieux, par le rapport aux lieux. »

Dans l'avant-propos de son plus récent essai, *Lectures des lieux*, il confiait : « Il y a toujours eu en moi un géographe et un géomètre. Je crois que ce sont ces deux sciences qui m'ont conduit à la littérature. » Pierre Nepveu était imbattable, enfant, sur les noms des capitales, des grandes chaînes de montagnes et des grands fleuves du monde. Dans le petit cinq pièces du quartier de la Petite-Patrie où il a grandi, cet aîné d'une famille de cinq enfants rêvait d'espace, de voyage. « J'étais très frustré : on vivait entassés les uns sur les autres, mon père n'avait pas de voiture, on ne voyageait jamais. Mon appétit géographique était en fait très théorique : je pouvais passer des heures à rêver sur un atlas ou une carte routière... »

Les seules escapades en famille se produisaient l'été, dans la région de Mirabel, au nord de Montréal. « On allait voir les cousins et cousines de mes parents. Mon père, en particulier, était très attaché à sa famille et à cette région : c'était son lieu d'appartenance. »

Dans *Lignes aériennes*, Pierre Nepveu rend hommage aux expropriés de Mirabel, parmi lesquels se trouvaient plusieurs membres de sa famille, dont une grand-tante, qui habitait une vieille maison de ferme du XVIII^e siècle, à Sainte-Scholastique. Les jurés qui, en 2003, ont accordé le Prix du Gouverneur général de poésie à ce recueil ont d'ailleurs écrit : « Sorte d'épopée sur les petites gens, les démunis, les spoliés, ce livre est un voyage dans la tristesse et la compassion, une plainte qui rejoint l'universel dans l'évocation du désastre que fut l'histoire de Mirabel. »

L'auteur confie pour sa part qu'il a mis du temps à se réapproprier le territoire rural de ses ancêtres. « Au départ, j'étais très réfractaire à la campagne. Pour moi, c'était la ville, la ville, la ville! »





FAUTE de pouvoir voyager, l'adolescent a commencé par arpenter les rues de Montréal à pied, puis s'est aventuré peu à peu dans différents quartiers au hasard des trajets d'autobus. « Je suis allé partout : j'ai fini par connaître Montréal dans ses moindres détails. » Taciturne, renfermé, le jeune Nepveu s'évadait aussi dans ses lectures. Les romans de Jules Verne, la poésie américaine... et Saint-Denys Garneau, qu'il a découvert à 11 ou 12 ans. À lui seul, un titre comme *Regards et Jeux dans l'espace* le faisait voyager.

C'est tout naturellement que ce grand garçon sage se tournera, à 15 ans, vers l'écriture poétique. « J'étais pris dans le silence. La littérature, et l'écriture ont été une forme de révolte contre le plus profond silence qui m'habitait. Et dans ces années-là, mon lieu de parole a été la poésie. » Devenir professeur a aussi été pour lui une façon de se réapproprier la parole : « Mes années d'études universitaires ont été un cauchemar. Un moment donné, je me suis dit : c'est assez. J'avais l'impression que je parlais de moins en moins. À 22 ans, je suis parti enseigner en Ontario. C'est là que j'ai pris mon envol. »

C'est en Ontario qu'il fait la rencontre d'une Jamaïcaine qui transformera sa vision du monde, l'ouvrira aux autres cultures. Plus tard, dans les années 1980, Pierre Nepveu sera parmi les premiers au Québec à s'intéresser à la littérature migrante. Cette curiosité, cette ouverture à la différence ne se sont jamais démenties chez lui. Avec sa femme, Francine Prévost, écrivaine et peintre, il a adopté deux petites filles au Brésil, en 1991. « Pour moi, cela a été l'aboutissement concret de ma découverte des autres cultures, durant la vingtaine. »

C'est aussi dans la vingtaine, avec sa compagne jamaïcaine qui lui inspirera plus tard l'héroïne de son premier roman, *L'Hiver de Mira Christophe*, qu'il a commencé à voyager : au Canada, aux États-Unis, en Jamaïque. En 1971, il publie son premier recueil, *Voies rapides*, qui s'ouvre sur un poème intitulé... « Voyage ».

Après un détour par Sherbrooke, Vancouver et Ottawa, retour à Montréal. Pierre Nepveu entreprend un doctorat à l'Université de Montréal, où il deviendra bientôt professeur titulaire. De sa thèse, consacrée à la poésie de Fernand Ouellette, Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe, il tirera un essai. Paru en 1979, *Les Mots à l'écoute* fait école encore aujourd'hui. Dans la préface de la réédition, en 2002, Michel Biron note que ce livre « ruine audacieusement toute lecture naïve de la poésie de la Révolution tranquille ».

Pierre Nepveu

Nepveu n'hésite pas, dans ce premier essai, à « dépayser Miron ». « Je trouvais que la plupart des lectures qui avaient été faites de *L'Homme rapaillé*, précisait-il aujourd'hui, étaient très politiques, très liées au nationalisme. Ce qui était légitime. Mais ce qu'il y avait de spécifiquement poétique chez Miron était un peu oublié. Dépayser Miron, c'était le relire non seulement comme Québécois, mais comme poète. »

Dès 1988, dans *L'Écologie du réel*, qui lui vaudra le prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec et le prix Canada-Suisse, Pierre Nepveu proposera une relecture de la littérature québécoise, à la lumière de l'après-référendum. Il posera l'hypothèse, avant-gardiste, d'une littérature post-québécoise. « Il y a eu la période de la Révolution tranquille, explique l'essayiste, où la littérature moderne chez nous s'est définie énormément en référence au Québec, donc, comme québécoise. Mais il faut bien constater que parmi les poètes de ma génération et de celles qui ont suivi, sauf exception, la problématique nationale est très peu présente. Sans parler des écrivains venus d'ailleurs. C'est pourquoi je parle de littérature post-québécoise : le fait québécois, pour moi, est un acquis. Qu'on soit indépendant ou non... »

Dix ans après *L'Écologie du réel* paraît *Intérieurs du Nouveau Monde*. Dans cet autre livre couronné par un Prix du Gouverneur général, l'auteur repense le concept d'américanité. « Comment habite-t-on vraiment l'Amérique, et comment la vie intérieure y est-elle possible? », s'interroge-t-il. Et puis : « Comment surtout la littérature, sans son insatiable appétit de résistance, se détourne-t-elle des grands mythes de l'espace pour inventer, quelque part, dans une chambre, une maison, une ville, une autre manière d'être dans le Nouveau Monde? »

Quelque part, dans une chambre, une maison, une ville, Pierre Nepveu écrit. Tout le temps, de toutes les façons. Ici, un roman en chantier, là un recueil de poèmes en cours. Et des tas de notes éparses, en vue d'une biographie sur Gaston Miron.

Honoré, mais surpris de recevoir aujourd'hui la plus prestigieuse récompense en littérature québécoise, au moment même où les éditions de l'Hexagone rééditent toute sa poésie, Pierre Nepveu insiste : « Je suis loin d'être en fin de carrière. J'ai écrit beaucoup de livres, mais il m'en reste encore beaucoup à écrire... » Combien de livres encore, avant que ce boulimique de littérature finisse par reconnaître qu'il a construit une œuvre?



Danielle Laurin

PRIX ATHANASE-DAVID

- | | |
|---------------------------|---------------------------|
| 2004 Naïm Kattan | 1985 Jacques Godbout |
| 2003 Michel van Schendel | 1984 Jean-Guy Pilon |
| 2002 Madeleine Gagnon | 1983 Gaston Miron |
| 2001 Victor-Lévy Beaulieu | 1982 Marie-Claire Blais |
| 2000 Pierre Morency | 1981 Gilles Archambault |
| 1999 Roland Giguère | 1980 Gérard Bessette |
| 1998 André Langevin | 1979 Yves Thériault |
| 1997 Gilles Marcotte | 1978 Anne Hébert |
| 1996 Monique Bosco | 1977 Jacques Ferron |
| 1995 Jacques Poulin | 1976 Pierre Vadeboncoeur |
| 1994 Réjean Ducharme | 1975 Fernand Dumont |
| 1993 Gilles Hénault | 1974 Rina Lasnier |
| 1992 André Major | 1973 Marcel Dubé |
| 1991 Nicole Brossard | 1972 Hubert Aquin |
| 1990 Andrée Maillet | 1971 Paul-Marie Lapointe |
| 1989 Jean Ethier-Blais | 1970 Gabrielle Roy |
| 1988 Michel Tremblay | 1969 Alain Grandbois |
| 1987 Fernand Ouellette | 1968 Félix-Antoine Savard |
| 1986 Jacques Brault | |



Conrad Kirouac, mieux connu sous le nom de frère Marie-Victorin (1885-1944), a été un célèbre botaniste. Son nom a été donné au prix qui souligne une contribution marquante aux sciences de la nature et du génie : sciences mathématiques, sciences physiques, sciences de la vie, sciences de l'environnement, de la terre, de l'eau, de l'atmosphère et sciences du génie.

« **L'ÉCOLOGIE** est une science toute jeune, explique Pierre Legendre. Nous sommes encore à tenter de décrire et de comprendre les écosystèmes qui sont parmi les plus complexes jamais étudiés. »

Depuis près de 30 ans, l'écologiste Pierre Legendre, professeur au Département de sciences biologiques de l'Université de Montréal, étudie les processus qui déterminent la structure spatiale des communautés d'organismes vivants. Cette connaissance est fondamentale, car elle permet de comprendre comment la biodiversité se crée et se maintient dans les écosystèmes. Tout au long de sa carrière, Pierre Legendre a allié écologie et mathématiques, en concevant de nouvelles méthodes statistiques sans lesquelles l'écologie ne pourrait vraiment progresser. En 1993, le professeur Legendre propose un nouveau paradigme : la structure spatiale des communautés d'organismes résulte de l'action combinée de différents processus qui relèvent du contrôle environnemental, de la dynamique de la communauté elle-même et de l'histoire locale.

Chercheur précoce, Pierre Legendre publie, à 33 ans, le fameux ouvrage *Écologie numérique* avec son frère, l'océanographe Louis Legendre, maintenant directeur d'un laboratoire en France et lauréat, lui aussi, du prix Marie-Victorin en 1997. En 1974, les jeunes frères sont convaincus de l'importance de l'analyse numérique pour comprendre la diversité des écosystèmes. Ils combinent leur expertise et rédigent la table des matières d'un ouvrage décrivant les méthodes connues à ce moment-là pour l'analyse numérique des données écologiques. Trois ans plus tard, ils proposent leur manuscrit à un éditeur québécois qui le refuse d'emblée. « À l'époque, raconte Pierre Legendre encore amusé de l'anecdote, la publication de livres était perçue, au Québec, comme la chasse gardée des chercheurs plus avancés dans leur carrière. » Ils se tournent alors vers un éditeur français, Masson, réputé pour la qualité pédagogique de ses livres. Accepté en coédition avec les Presses de l'Université du Québec, ce livre touche immédiatement un public scientifique international et l'expertise des frères Legendre est désormais mondialement reconnue.

Depuis, l'ouvrage *Écologie numérique*, publié aussi en anglais, réédité et augmenté à plusieurs reprises, figure dans les programmes d'enseignement aux cycles supérieurs de nombreuses universités. Soucieux de promouvoir la science en français, les frères Legendre diffusent sur Internet, en 1999, un important lexique des termes d'usage en écologie numérique et en statistique, repris par l'Office québécois de la langue française dans son grand dictionnaire terminologique en ligne.

Pierre Legendre est exposé très jeune à la vie intellectuelle et à la nature. Son père, Vianney Legendre, biologiste et auteur d'ouvrages de recherche sur les poissons, discute avec ses fils lors des repas familiaux de sujets aussi variés que l'astronomie, l'archéologie, la linguistique, les mathématiques ou la chimie. « Il nous a transmis à sa façon la passion de la science », reconnaît-il. Membre du mouvement scout et du Club des jeunes explorateurs, Pierre Legendre, adolescent, passe des nuits, avec des amis, à résoudre des problèmes mathématiques!



L'ÉCOLOGISTE se passionne d'abord pour l'étude des poissons.

Il commence sa carrière en étudiant les phénomènes d'hybridation entre des espèces de cyprins (ménés) lors de sa maîtrise en zoologie à l'Université McGill. À peine âgé de 25 ans, il obtient un doctorat en biologie évolutive des plantes de l'Université du Colorado où il s'est intéressé aux méthodes d'analyse statistique. Le jeune chercheur fait ensuite un stage postdoctoral en cytologie en Suède dans un laboratoire où travaille Albert Levan, premier scientifique à avoir déterminé le nombre de chromosomes chez les humains. Pierre Legendre devient ainsi, au début des années 70, l'un des premiers chercheurs au monde à faire des cultures sanguines sur des poissons afin d'étudier leurs chromosomes.

La passion de Pierre Legendre pour l'écologie numérique prend vraiment son envol lorsqu'il se retrouve au Centre de recherche en sciences de l'environnement de l'Université du Québec à Montréal en 1972. Depuis 1980, Pierre Legendre est professeur au Département de sciences biologiques de l'Université de Montréal où il dirige un laboratoire dont le dynamisme est salué par les plus grands écologistes de la planète. Le chercheur a conservé un enthousiasme aussi débordant qu'au début de sa carrière pour le partage des connaissances. Véritable guide, outre son enseignement à l'université, il répond chaque semaine aux questions que lui adressent des chercheurs du monde entier. De plus, il fournit gratuitement aux étudiants et aux chercheurs, par l'entremise du site Web de son laboratoire, les programmes informatiques qu'il conçoit pour mettre en œuvre ses méthodes de classification et d'analyses statistiques.

Pierre Legendre

En plus de l'écologie, les méthodes de Pierre Legendre sont également appliquées en criminologie, en archéologie, en recherche sur les marchés et en cartographie des fonds marins. Grand voyageur, Pierre Legendre se révèle aussi un fin gourmet. L'une de ses contributions les plus insolites consiste à avoir appliqué ses techniques d'analyse de données à la catégorisation des whiskies single malt. Lors d'un congrès en Écosse au début des années 90, il a en effet l'idée facétieuse, avec l'un de ses étudiants de troisième cycle, de classer les whiskies à partir de descriptions littéraires publiées par le grand spécialiste des whiskies, Michael Jackson. Leur article, qui doit faire connaître aux statisticiens certaines méthodes utilisées en écologie, sera publié dans la revue *Applied Statistics* de la prestigieuse Royal Statistical Society; il fait encore aujourd'hui figure de référence (chez les statisticiens aussi bien que chez les amateurs de whiskies single malt).

La liste impressionnante de distinctions que Pierre Legendre a reçues témoigne de son apport exceptionnel à l'écologie et à l'étude de l'environnement. Le chercheur compte présentement à son actif quelque 200 articles parus dans plus de 50 revues nationales et internationales. Boursier de recherche Killam, lauréat de plusieurs prix et honneurs, décernés notamment par l'ACFAS, la Société royale du Canada et l'International Congress of Ecology, Pierre Legendre conserve l'humilité et la fougue d'un chercheur passionné par ses découvertes. Ses pairs sont unanimes : tant au Québec qu'à l'étranger, les travaux de Pierre Legendre mèneront, à terme, à des politiques plus efficaces de gestion des écosystèmes et d'aménagement des réserves naturelles. Un défi auquel toute la planète doit aujourd'hui faire face.

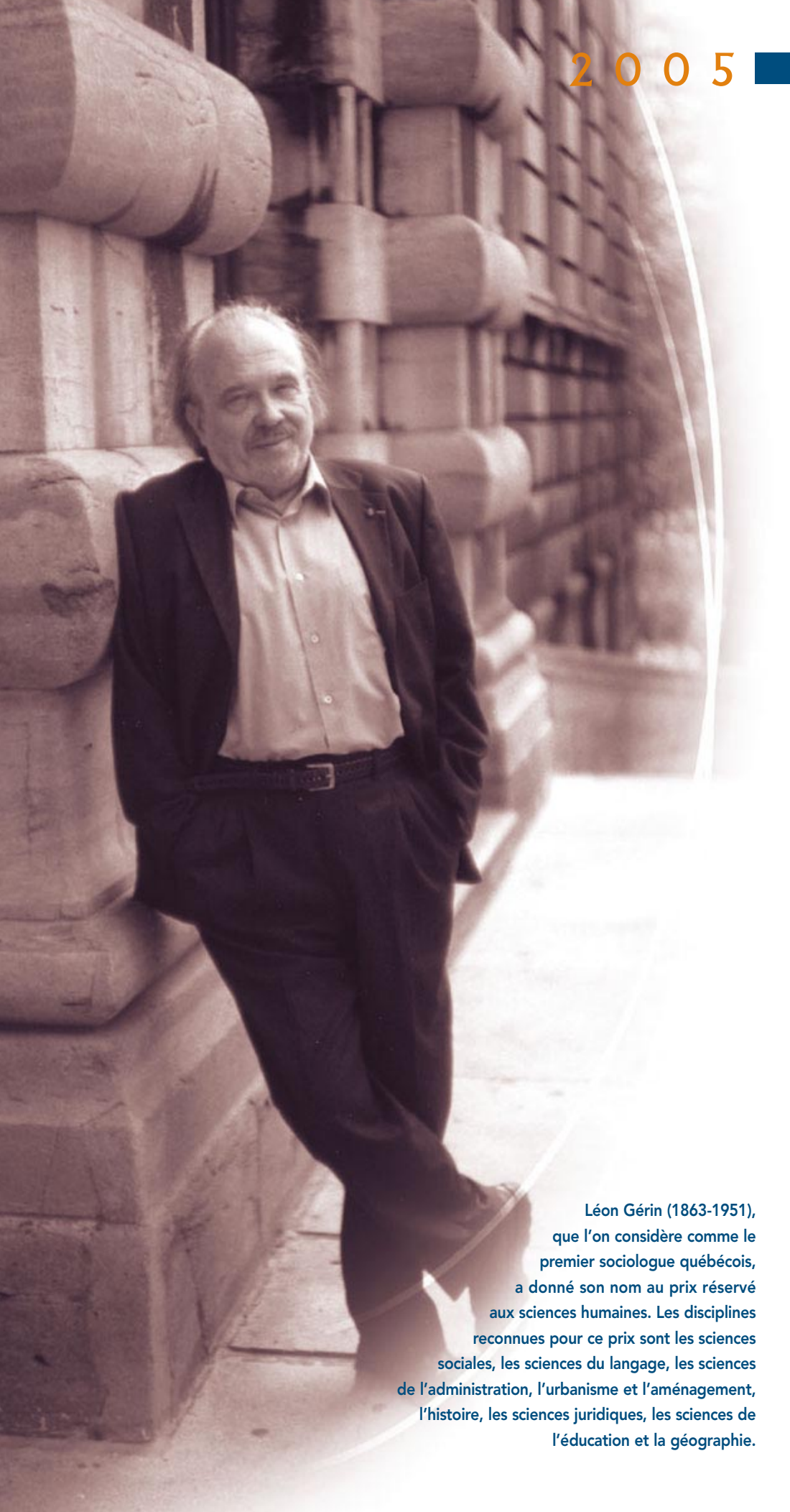


Nathalie Dyke

PRIX MARIE-VICTORIN

- | | | | |
|------|-------------------------|------|----------------------|
| 2004 | Graham Bell | 1990 | Leo Yaffe |
| 2003 | Louis Taillefer | 1989 | Jacques LeBlanc |
| 2002 | Claude Hillaire-Marcel | 1988 | Germain J. Brisson |
| 2001 | Robert Emery Prud'homme | 1987 | Pierre Deslongchamps |
| 2000 | Gilles Brassard | 1986 | Stanley George Mason |
| 1999 | Gilles Fontaine | 1985 | André Barbeau |
| 1998 | Ashok K. Vijn | 1984 | William Henry Gauvin |
| 1997 | Louis Legendre | 1983 | Pierre Dansereau |
| 1996 | Stephen Hanessian | 1982 | Camille Sandorfy |
| 1995 | John J. Jonas | 1981 | René Pomerleau |
| 1994 | Ronald Melzack | 1980 | Claude Fortier |
| 1993 | Non attribué | 1979 | Armand Frappier |
| 1992 | Charles P. Leblond | 1978 | Bernard Belleau |
| 1991 | Mircea Steriade | 1977 | Jacques Genest |

2 0 0 5



Léon Gérin (1863-1951),
que l'on considère comme le
premier sociologue québécois,
a donné son nom au prix réservé
aux sciences humaines. Les disciplines
reconnues pour ce prix sont les sciences
sociales, les sciences du langage, les sciences
de l'administration, l'urbanisme et l'aménagement,
l'histoire, les sciences juridiques, les sciences de
l'éducation et la géographie.



D'UNE ÉRUDITION époustouflante, Marc Angenot est professeur de littérature française à l'Université McGill depuis près de 40 ans. Auteur prolifique d'une vingtaine d'ouvrages et coauteur d'une dizaine d'autres, il a construit une œuvre reconnue pour son originalité et sa profondeur théorique. Diffusée à l'échelle internationale, elle sert aujourd'hui à de nombreux chercheurs partout au monde et fait de lui l'un des penseurs les plus éminents en sciences humaines au Québec.

Souvent comparé à des intellectuels de haute volée comme Deleuze, Derrida ou Foucault, Marc Angenot maîtrise aussi l'art de la discussion avec un rare raffinement et un plaisir manifeste. L'écouter parler est un pur bonheur. On se demande d'ailleurs comment une personne peut absorber, à l'intérieur d'une vie, autant de connaissances dans des domaines aussi variés que la théorie littéraire, la linguistique, la philosophie politique ou la sociologie de la littérature. Pendant toute sa carrière, Marc Angenot a choisi d'emprunter de multiples voies et de remettre en question constamment les limites de la littérature.

D'ailleurs, les ouvrages de Marc Angenot font souvent grand bruit. Son essai *Les idéologies du ressentiment*, publié en 1996 et révélant la logique argumentative derrière les discours nationalistes, soulève alors d'importants débats médiatiques. En fait, ses propos offrent une perspective critique souvent appréciée pour sa capacité à plonger autant dans l'actualité que dans un passé plus lointain qu'il tente d'éclairer, comme dans son récent essai, *D'où venons-nous, où allons-nous?* Paru en 2001, cet ouvrage interroge avec pertinence les changements culturels et politiques en Occident depuis la chute du mur de Berlin.

Cependant, la plus grande contribution intellectuelle de Marc Angenot reste indéniablement son analyse du discours social. Pendant les années 80, il a accompli ce que personne n'avait fait encore : lire tout ce qui s'est imprimé en France en 1889. Des milliers d'archives ont été dépouillées. « C'est une année charnière, explique-t-il. Elle marque le centenaire de la Révolution française, l'année de l'Exposition universelle et l'inauguration de la tour Eiffel. » L'ambiance de fin de siècle et la crise de la modernité y roulaient à plein : « Je voulais comprendre ce que la société française se racontait à elle-même pendant cette période. » Le résultat de ce travail colossal, étalé sur presque dix ans, s'avère phénoménal : un ouvrage de plus de 1 000 pages intitulé *Mil huit cent quatre-vingt-neuf : un état du discours social* et quatre autres livres parus en Europe portant sur les représentations du sexe, des Juifs et du centenaire de la Révolution.





CETTE SYNTHÈSE représente un véritable exploit non seulement pour les chercheurs en sciences humaines, mais aussi pour quelqu'un qui, jeune, ne savait trop quelle orientation donner à sa vie professionnelle. D'origine belge, Marc Angenot n'est pas un élève surdoué au lycée. Il commence à se démarquer à l'université, sans toutefois sentir qu'il porte une œuvre d'une telle envergure. « On peut avoir certains dons au départ, dit-il, mais c'est surtout une question de travail et de discipline. Et j'ai eu le privilège de goûter à toute la liberté nécessaire pour travailler sur des sujets de mon choix. »

En effet, le professeur Angenot arrive au Québec en 1967 alors que le milieu universitaire est en pleine effervescence. À 24 ans, il vient tout juste de soutenir une thèse, intitulée *Rhétorique du surréalisme*, en philosophie et lettres à l'Université libre de Bruxelles, thème qui déjà le situe dans un cadre inhabituel pour un littéraire. Pendant toute sa carrière, le professeur Angenot refusera de stratifier la grande et la petite cultures. Il se penche souvent sur des sujets considérés comme populaires, mais qu'il traite avec énormément de rigueur, comme si le décentrement qu'il pratique obligeait à prendre au sérieux toutes les formes d'expression culturelle.

Marc Angenot s'attache aussi avec ardeur à comprendre les grandes utopies des XIX^e et XX^e siècles. Au cours des années 90, il se consacre à des questions de philosophie politique. Il est d'ailleurs l'un des premiers spécialistes francophones de l'histoire des idéologies politiques et, particulièrement, de l'histoire du socialisme. Présentement, il est titulaire de la Chaire de recherche James McGill et travaille, en collaboration avec Régine Robin de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), à un nouveau projet d'envergure sur les représentations du XX^e siècle. « Un sale siècle, affirme-t-il, perçu soit comme un trou noir dont il est impossible de comprendre le sens, soit comme un livre Guinness des records mondiaux marqués par la Shoah et une série d'autres massacres. »

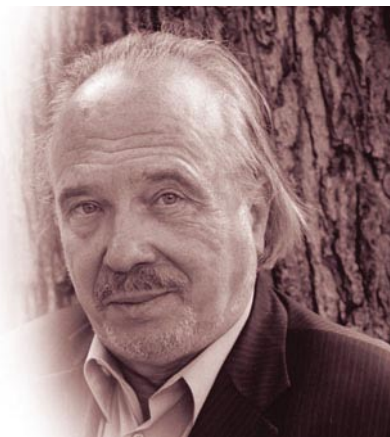
Marc Angenot

Fidèle à lui-même, le professeur Angenot n'hésite pas à participer à des sociétés savantes aussi contrastées que l'Académie des lettres et des sciences humaines de la Société royale du Canada, dont il est vice-président, et l'Académie québécoise de pataphysique dont il est chandelier de plomb décoré de l'Ordre de la Grande Gidouille! Ce titre en apparence absurde est fort représentatif de cette « science des solutions imaginaires » fondée en France dans les années 50 autour de l'œuvre d'Alfred Jarry. Quant à la sienne, elle continue d'être fréquemment commentée. En 2004, elle fait même l'objet d'un numéro spécial du prestigieux périodique *Yale Journal of Criticism* intitulé « Marc Angenot and the Scandals of History », dirigé par Robert F. Barsky de l'Université Vanderbilt aux États-Unis.

Aimant citer Aragon (« Rien n'est jamais acquis à l'homme, ni sa force, ni sa faiblesse »), le professeur Angenot a l'œil d'un lynx et l'humour facile. Il parle de sa vie avec discrétion, mais aussi avec la même distance ironique qu'il a su appliquer au vaste corpus analysé au cours de sa carrière.

Outre sa passion pour le travail intellectuel, Marc Angenot révèle avoir déjà été artisan et bédéiste à ses heures. Pendant une période de sa vie, il s'est amusé à confectionner des marionnettes en bois selon une vieille tradition wallonne et à écrire des bandes dessinées pour ses enfants.

Comme plusieurs écrivains, le professeur Angenot est un grand marcheur : « Cela me tient en état », dit-il. Sa définition du bonheur se résume facilement : voyager, rencontrer des gens, bavarder avec des amis. Ses nombreux séjours à l'étranger à titre de professeur invité, notamment au Brésil, en Argentine, en Israël, en France et en Belgique, ont laissé des traces et de précieux souvenirs. Pour lui, rien n'égale l'accueil reçu de collègues à l'autre bout du monde qui apprécient son travail et lui offrent la possibilité d'échanger davantage sur la façon dont les êtres humains donnent du sens à la réalité sociale. Voilà la grande question sur laquelle il a bâti une œuvre considérable dont la richesse n'a pas fini d'être explorée.



Nathalie Dyke

PRIX LÉON-GÉRIN

- | | | | |
|------|----------------------|------|------------------------|
| 2004 | Henri Dorion | 1990 | Fernand Dumont |
| 2003 | Andrée Lajoie | 1989 | Gérard Bergeron |
| 2002 | Paul-André Crépeau | 1988 | Thérèse Gouin Décarie |
| 2001 | Marcel Trudel | 1987 | Louis-Edmond Hamelin |
| 2000 | Michael Brecher | 1986 | Adrien Pinard |
| 1999 | Marcel Dagenais | 1985 | Albert Faucher |
| 1998 | Vincent Lemieux | 1984 | Jean-Charles Falardeau |
| 1997 | Margaret Lock | 1983 | Michel Brunet |
| 1996 | Henry Mintzberg | 1982 | Jacques Henripin |
| 1995 | Guy Rocher | 1981 | Benoît Lacroix |
| 1994 | Jean-Jacques Nattiez | 1980 | François-Albert Angers |
| 1993 | Gérard Bouchard | 1979 | Noël Mailloux |
| 1992 | Charles Taylor | 1978 | Marcel Rioux |
| 1991 | Bruce G. Trigger | 1977 | Léon Dion |



Paul-Émile Borduas
(1905-1960) a été l'une
des principales figures de
la peinture de l'après-guerre.

Le prix qui porte son nom souligne le
travail de création dans les secteurs des arts
visuels, des métiers d'art, de l'architecture et du design.

ALORS QU'À LA FIN des années 1950 se préparait le projet de la salle Wilfrid-Pelletier à Montréal et que la firme du célèbre designer américain Raymond Loewy travaillait à la conception de ses espaces intérieurs, une jeune artiste du nom de Micheline Beauchemin rêvait d'y réaliser un jour un immense rideau de scène. Le caractère visionnaire et fonceur qui l'a toujours habitée l'entraînera jusqu'au Japon pour avoir accès à l'un des plus grands métiers du monde, et aux maîtres lissiers qui travaillaient alors à la restauration du Palais impérial. Aux yeux de ces artisans japonais, cette jeune femme a dû paraître fascinante. Or, Micheline Beauchemin est demeurée cette femme au charisme fou et à la détermination sans bornes.

C'est finalement au Centre national des arts d'Ottawa qu'elle réalisera son rêve, ce rêve d'un art magistral, intégré, vivant, inscrit dans le parcours public. L'immense rideau de scène sera bel et bien réalisé au Japon. Le résultat en sera somptueux. Nous sommes en 1967 et le Québec ne possède aucune tradition en la matière. Dès le début des années 1960, elle ouvre la voie à une exploration toute nouvelle de l'art public, un art intégré à l'architecture. Sur son parcours de création, Micheline Beauchemin ouvrira ainsi, et souvent, de multiples portes et on ne saurait omettre de signaler l'influence déterminante qu'elle aura sur ses contemporains et sur les générations à venir.

Forte d'une formation à l'École des beaux-arts et de voyages dans des pays dont elle aura su demeurer curieuse des traditions textiles ancestrales, elle exposera dès les premières années et de manière assidue. Elle travaillera aussi, au cours de ces premières années de recherche, à la télévision et au théâtre, collaborant notamment avec Claude Gauvreau. C'est à cette époque qu'il rédige sur elle et sa production, déjà empreinte de ludisme et de flamboyance, un texte qui passera à l'histoire. Il dira : « Ses béatitudes considérantes s'imprègnent de la ferveur d'une transfiguration vécue. » Et ailleurs : « La fête avec ses drapeaux de nacre déploie un épiderme cosmique aux pores de lait mordoré. » Dans ce texte d'une grande beauté, daté de 1966 et au sein duquel Micheline Beauchemin se reconnaît encore, Gauvreau témoigne de confidences, de discussions qu'ils ont eues ensemble. Et c'est avec étonnement que l'on constate que les rêves de ces années, les motivations premières de son art, sont demeurés les mêmes. À preuve, ce passage prémonitoire : « Elle dit [...] que, finalement dans son œuvre, ce qu'elle voudrait faire, c'est une seule chose qui soit éblouissante de lumière; qu'elle ne sait pas comment y parvenir, mais qu'elle voit un cristal et ses miroitements; qu'elle aspire à créer un objet qui soit la lumière même. »



LA LUMIÈRE fut et est encore aujourd'hui le matériau premier de Micheline Beauchemin. On pourrait croire que cet intérêt est survenu à la suite de ses voyages dans le cercle arctique ou de l'observation du fleuve, si présent dans son environnement quotidien. Or, dès les premiers travaux de broderie, dans les années 1950, travaux conservés dans le grand atelier de Grondines et encore tout près d'elle, on saisit cette soif d'irridescence, de miroitement, une blancheur de glace, de froid, mais aussi de saturation colorée. Au fil des ans, elle a cherché toujours plus avant les matières qui lui permettraient de trouver cette lumière : des fibres synthétiques, très tôt, notamment en 1967 pour une œuvre intégrée au Théâtre Maisonneuve, mais aussi des fils d'acier, fils de plomb, fils d'argent ou d'aluminium, jusqu'à l'utilisation récente de la fibre optique. Les paysages du Grand Nord, où elle se rend en 1974 et 1975, donneront lieu à une production déterminée à rendre les effets de mirage de ces étendues désertiques. En sont issus une suite d'objets sculpturaux à structure métallique et se tenant de manière autonome dans l'espace. Puis l'observation du fleuve, chez elle, à Grondines, lui permettra de se nourrir encore de ces miroitements.

Cette lumière est devenue la matière même de son travail actuel et de sa recherche sur les possibilités de la fibre optique. De ses projets les plus récents, on pourra affirmer qu'ils se construisent de manière apparemment aléatoire, tels de grands gestes tourbillonnants et suspendus : tricotage de fibres lumineuses, chaos portés par une énergie envahissant l'espace, amas de lumière libre comme elle l'a souhaité dès l'origine de son aventure créatrice.

Le parcours de Micheline Beauchemin est ainsi celui d'une pionnière tant dans le domaine de l'art d'intégration que dans celui de l'art textile, ce champ d'exploration qui, malgré tant de transgressions, constitue son lieu d'origine. De son intérêt pour la fibre et les gestes minutieux liés au travail

Micheline Beauchemin

de broderie, de tissage et de crochetage, elle retiendra l'essentiel pour les porter à des dimensions monumentales. Et même dans les œuvres les plus récentes, ce travail manuel, souvent collectif et rappelant des gestes ancestraux, demeure au cœur de son approche. Nouer, tisser, entrelacer les fibres est un travail toujours présent malgré l'audace et l'actualisation de l'approche textile à laquelle Micheline Beauchemin aura donné un nouveau souffle.

Si elle fut tout d'abord intéressée par un art mural, l'artiste explore la tridimensionnalité et les possibilités d'envahissement de l'espace dès les années 1970. Elle ouvre alors d'autres avenues non seulement dans le domaine de l'art textile, mais également dans le champ de l'art public jusqu'alors marqué par la production de sculpture au sol et l'art mural. Les années 1980 poursuivent cette lancée. Prenant souvent l'aspect de grandes voiles translucides ou de mobiles suspendus, les œuvres de Micheline Beauchemin mettront dès lors en question toute possibilité de classification. Pluie de tiges d'aluminium ou rideau de cuivre tricoté et froissé, l'artiste propose une œuvre ouverte, éclatée, constituée de mille gestes et écritures où la répétition, on le constatera d'emblée, tisse des liens évidents avec sa formation première. Les œuvres environnementales de Micheline Beauchemin vibrent ainsi d'être pénétrées de lumière et activent le regard fasciné par tant de mouvance et de variations fertiles.

Micheline Beauchemin bénéficie d'une solide reconnaissance ici et à l'étranger, et cette ouverture sur le monde teinte tout son parcours. Les multiples commandes privées ou publiques l'ont amenée tant au Canada qu'au Japon, aux États-Unis, en Angleterre et en Italie. Ses œuvres se retrouvent en outre dans de nombreuses collections dont celles du Musée national des beaux-arts du Québec, du Musée des beaux-arts de Montréal, du Musée d'art contemporain de Montréal, du Musée national des beaux-arts du Canada et de la Vancouver Art Gallery. Il est donc indiscutable que cette grande dame de notre histoire culturelle mérite aujourd'hui la distinction qui lui est accordée, le prix Paul-Émile-Borduas. Elle aura su aller bien au-delà des conventions de son médium et oser rêver, toujours plus intensément, d'une œuvre de poésie et de beauté se vivant sur la place publique.



Lisanne Nadeau

PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS

2004 Maurice Savoie
2003 Raymonde April
2002 Jocelyne Alloucherie
2001 Roland Poulin
2000 Jacques Hurtubise
1999 René Derouin
1998 Jean McEwen
1997 Irene F. Whittome
1996 Melvin Charney
1995 Charles Gagnon
1994 Henry Saxe
1993 Armand Vaillancourt
1992 Dan S. Hanganu
1991 Michel Dallaire

1990 Michel Goulet
1989 Claude Tousignant
1988 Fernand Leduc
1987 Françoise Sullivan
1986 Betty Goodwin
1985 Charles Daudelin
1984 Alfred Pellan
1983 Marcelle Ferron
1982 Roland Giguère
1981 Jean-Paul Riopelle
1980 Guido Molinari
1979 Julien Hébert
1978 Ulysse Comtois
1977 Léon Bellefleur

2 0 0 5



Dans le secteur
des arts de la scène, le
prix Denise-Pelletier (1923-1976)
honore la mémoire de cette femme
de théâtre réputée. Il est réservé aux
domaines de la chanson, de la musique,
de l'art lyrique, du théâtre et de la danse.

ELLE PORTAIT DÉJÀ le nom illustre de son père, le poète Alfred DesRochers. Son prénom est devenu aussi célèbre que son nom et suffit maintenant à l'identifier. Qui, au Québec, ne connaît pas Clémence? Au fil d'une carrière qui dure depuis plus d'un demi-siècle, Clémence DesRochers a touché toutes les couches de la société québécoise. En considérant son parcours, on est frappé par l'abondance et par la diversité de ses créations, ainsi que par la constance avec laquelle cette artiste remarquable s'est manifestée. La portée de son œuvre est d'ailleurs aussi étonnante que sa multidisciplinarité. Si Clémence tient son sens poétique de son père, une autre part de son héritage lui vient de sa mère qui aimait la musique, qui chantait et qui était douée d'un sens de l'humour hors du commun.

Diplômée de l'École normale, Clémence DesRochers quitte Sherbrooke où elle est née en 1933, s'installe à Montréal et devient enseignante pour s'apercevoir rapidement que ce rôle ne lui convient pas. Elle s'inscrit alors au Conservatoire d'art dramatique et se joint bientôt à La Roulotte, ce théâtre ambulant destiné aux jeunes, dirigé par Paul Buissonneau. Au sortir du Conservatoire, la télévision de Radio-Canada l'engage dans *Les Aventures de Rodolphe*, une série pour enfants; puis elle décroche de petits rôles dans des téléromans comme *La Famille Plouffe*, *La Côte de Sable*, *Le Pain du jour*, ainsi que dans de populaires émissions jeunesse : *La Boîte à Surprises*, *Grujot et Délicat*, etc.

C'est en 1957 que Clémence apparaît pour la première fois sur la scène d'un cabaret aux côtés de Jacques Normand. Deux ans plus tard, elle fonde la troupe de chansonniers Les Bozos puis la boîte Chez Bozo en compagnie de Claude Léveillée, Jean-Pierre Ferland, Hervé Brousseau et André Gagnon. En 1964, elle écrit le livret de la première comédie musicale québécoise intitulée *Le Vol rose du Flamant*, montée la même année. À la suite de sa rencontre avec Yvon Deschamps en 1965, elle ouvre la boîte Chez Clémence dans le Vieux-Montréal. Tous deux y présentent des revues en compagnie de Gilbert Chénier.

Les boîtes à chansons connaissent une époque dorée à la fin des années 1960; les propriétaires du Patriote baptisent Patriote à Clémence la petite salle au-dessus de la fameuse boîte de la rue Sainte-Catherine. Clémence y créera plusieurs revues dont la plus célèbre demeure *Les Girls*, première revue féministe, en compagnie de Louise Latraverse, Diane Dufresne, Paule Bayard et Chantal Renaud, en 1969. Des comédies musicales et des dizaines de spectacles composés de monologues et de chansons suivront : notamment, *C'est pas une revue c't'un show*, en 1971; *Mon dernier show* en 1977; *Les Retrouvailles de Clémence*, en 1980; *Plus folle que jamais*, en 1983; *Le Derrière d'une étoile*, en 1985; *J'ai show*, en 1987 et *De retour après la (méno)pause*, en 1993, pour n'en citer que quelques-uns.



DANS LES ANNÉES 1930 durement marquées par la crise économique, Émile Coderre, un pharmacien montréalais monologuiste et poète mieux connu sous le pseudonyme de Jean Narrache, écrivait des textes qui illustraient la vie des chômeurs en utilisant la langue populaire; on peut reconnaître son héritage dans la centaine de monologues écrits par Clémence DesRochers. Comme Jean Narrache, elle rédigera la plupart de ses textes en alexandrins et puisera son inspiration au cœur même du quotidien de ceux qu'on appelle les « gens ordinaires ». Ainsi, l'œuvre de Clémence DesRochers offre-t-elle un reflet original des mutations sociales survenues au Québec depuis 50 ans. Elle constitue une fresque québécoise unique qui évoque la petite histoire et le statut des femmes, la vie quotidienne; par ricochet, elle témoigne de l'évolution de la langue et des mentalités.

On peut désormais écouter 62 de ces monologues grâce à une compilation sur CD intitulée *Presqu'intégrale*, réalisée en 1997. L'album CD *De la Factorie au jardin*, lancé en 2002, regroupe 15 chansons tendres et pleines d'humanité parmi lesquelles on trouve *Deux vieilles*, *La Vie de Factorie* et *L'Homme de ma vie*.

Mime et comédienne, artiste de cabaret, chanteuse, fabuliste, monologuiste, dramaturge, poète et nouvelliste auteure d'une douzaine d'ouvrages, conceptrice et animatrice d'émissions de radio et de télévision, Clémence a tout fait. L'écrivain Michel Tremblay et le monologuiste Yvon Deschamps se réclament tous les deux de l'influence de cette pionnière sur leur travail.

Clémence DesRochers

Clémence DesRochers se consacre maintenant surtout au dessin et à la peinture. La collaboration amicale et suivie qu'elle entretient depuis 1999 avec son ami l'écrivain et fondateur des éditions du Lilas, René Jacob, a mené à la publication de plusieurs livres illustrés parmi lesquels *Les Animaux de mon rang*, *Le Petit Clémence illustré*, regroupant dessins et poèmes, et *Nos mères*. Depuis 2002, Clémence accepte enfin d'exposer ses dessins et ses tableaux. À travers ses livres et ses expositions, le public a maintenant accès à l'univers pictural empreint de fraîcheur et de poésie qui est celui de cette créatrice.

Pour expliquer l'amour inconditionnel porté par tant de Québécoises et de Québécois à cette artiste qui sait si bien amalgamer l'humour et la gravité, il faut également évoquer la personnalité de Clémence, sa chaleur, sa simplicité directe et une authenticité qui gagnent tous les cœurs.

Plusieurs prix et distinctions ont récompensé le travail de Clémence DesRochers. En 1981, le Félix du meilleur show de l'année et celui du meilleur scripteur lui sont décernés. En 1983, on lui remet la médaille Jacques-Blanchet pour la qualité de son œuvre. En 1994, c'est le Réseau indépendant des diffuseurs d'événements artistiques unis (RIDEAU) qui lui accorde son prix Hommage. La même année, l'Université de Sherbrooke lui remet un doctorat *honoris causa*. En 2000, elle reçoit le prix Olivier-Guimond et l'année suivante, le gouvernement du Québec la fait chevalier de l'Ordre national. En 2004, elle remporte le Jutra du meilleur rôle secondaire dans le film *La Grande Séduction*.

Lauréate du prix Denise-Pelletier 2005 pour l'ensemble de son œuvre, Clémence DesRochers n'a certainement pas fini de surprendre. Tout en poursuivant sa carrière artistique, elle consacre une partie de son temps à des œuvres caritatives. Depuis l'inauguration, en 1987, de l'exposition annuelle *Les Femmeuses* dont elle est maintenant porte-parole à vie, elle marraine cette manifestation qui offre ses bénéfices aux femmes victimes de violence conjugale. Elle soutient également Les Impatients, une fondation donnant à des personnes atteintes de troubles d'ordre psychiatrique l'occasion de s'exprimer à travers la pratique de l'art thérapeutique.



Solange Lévesque

PRIX DENISE-PELLETIER

- | | | | |
|------|---------------------|------|-----------------------|
| 2004 | Walter Boudreau | 1990 | Joseph Rouleau |
| 2003 | Robert Lepage | 1989 | Jeanne Renaud |
| 2002 | Édouard Lock | 1988 | John Newmark |
| 2001 | Paul Buissonneau | 1987 | Jean-Louis Roux |
| 2000 | André Brassard | 1986 | Colette Boky |
| 1999 | Jean-Pierre Ronfard | 1985 | Jean Gascon |
| 1998 | Gilles Pelletier | 1984 | Fernand Nault |
| 1997 | Raymond Lévesque | 1983 | Gilles Vigneault |
| 1996 | François Morel | 1982 | Lionel Daunais |
| 1995 | Walter Joachim | 1981 | Jean Papineau-Couture |
| 1994 | Martine Époque | 1980 | Ludmilla Chiriaeff |
| 1993 | Monique Mercure | 1979 | Jean Duceppe |
| 1992 | Vincent Warren | 1978 | Bernard Lagacé |
| 1991 | Gilles Tremblay | 1977 | Félix Leclerc |

2005



Ce prix évoque l'un des premiers artisans du cinéma documentaire québécois, M^{gr} Albert Tessier (1895-1976). Les divers aspects du cinéma reconnus par ce prix sont la scénarisation, l'interprétation, la composition musicale, la réalisation, la production et les techniques cinématographiques.

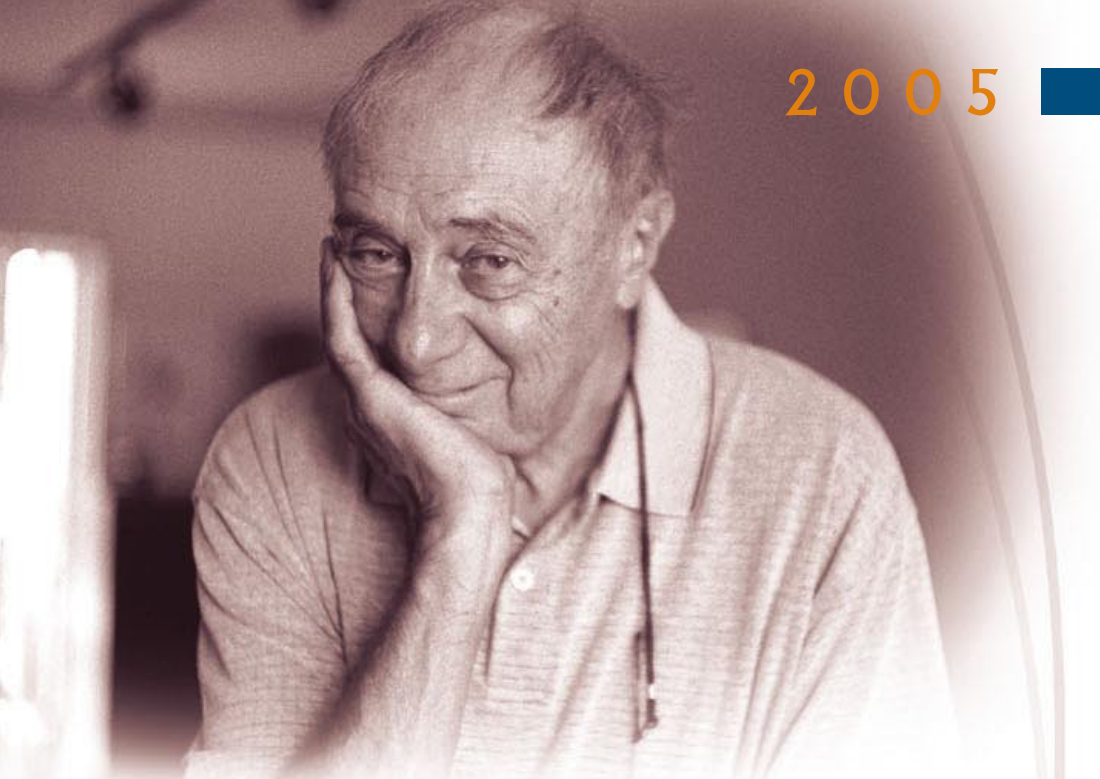
IL Y A exactement cinquante ans Fernand Dansereau commençait sa carrière dans le cinéma. Cinquante ans de cinéma québécois où sa présence a été constante, et que vient souligner le prix Albert-Tessier. « J'espère que ce prix n'est pas une pierre tombale », dit en riant cet auteur prolifique, qui fut tout à tour animateur-reporter, scénariste, cinéaste et producteur, travaillant non seulement pour le cinéma mais aussi pour la télévision. « J'ai encore plein de projets », ajoute-t-il. En effet, il souhaite donner une suite à une mini-fiction produite en 1966, *Ça n'est pas le temps des romans*, qu'il considère comme sa plus belle réalisation, et qui traçait le portrait d'une femme de 35 ans qui veut concrétiser ses fantasmes afin d'échapper aux affres du mariage et de la famille. *L'Heure de la brunante* est cette suite où nous retrouvons le même personnage quarante ans plus tard. La vieille dame souffre de la maladie d'Alzheimer et désire faire un dernier tour de piste avant sa mort.

Mais auparavant, il travaillera avec trois jeunes cinéastes à un documentaire sur la mondialisation. En pilotant ce film, il retrouve sa situation d'il y a presque cinq décennies lorsqu'il était producteur à l'Office national du film (ONF), préoccupé actuellement par la relève comme autrefois il soutenait les projets de jeunes hommes qui se nommaient Claude Jutra, Gilles Groulx, Pierre Perrault, et qui en étaient à leurs premières armes.

« Je suis un cinéaste de relations », quand on lui demande de se définir. Cet homme profondément engagé n'a jamais abandonné sa défense des travailleurs et des gens ordinaires. Son engagement a caractérisé son entrée en journalisme mais aussi sa sortie! Car c'est en refusant de franchir les piquets de grève des typographes du *Devoir* que Dansereau se voit signifier son congédiement du quotidien dirigé alors par Gérard Filion. Le lendemain, il reçoit un coup de fil d'un dénommé Pierre Juneau, qu'il ne connaît pas, qui l'invite à devenir reporter pour les séries que l'ONF produisait pour la télévision de Radio-Canada. Envoyé immédiatement dans l'Ouest canadien, il revient déçu de son travail. « Je trouvais extrêmement mauvais ce qui avait été fait », avoue-t-il. Il veut retourner au journalisme quand Guy Glover, producteur, lui propose de scénariser une fiction sur l'éducation syndicale, un monde qu'il connaît très bien. Ce sera *Alfred J.*, deux courts métrages qui décrivent avec justesse le syndicalisme dans un milieu populaire.

En 1958, l'institution fédérale déménage d'Ottawa à Montréal et Fernand Dansereau fera partie de la cellule de créateurs qui contribueront à la naissance et à l'affirmation de l'équipe française de l'ONF. Jusqu'en 1960, il scénarise ou réalise plusieurs films de fiction et de documentaire pour la série « Panoramique ». De 1960 à 1964, il est producteur exécutif, puis directeur adjoint de la production, et sous sa férule naîtront quelques-uns des plus beaux spécimens du cinéma direct québécois : *Golden Gloves*, de Gilles Groulx, en 1961, *Les Bûcherons de la Manouane*, d'Arthur Lamothe, en 1962, et, un an plus tard, *Pour la suite du monde*, de Pierre Perrault et Michel Brault. On peut affirmer que c'est à cause d'un producteur rassembleur et visionnaire comme lui qu'on reconnaît dans l'aventure du cinéma québécois l'aventure sociale et politique du Québec, dans la manière qu'ont eue les cinéastes d'utiliser les outils du cinéma pour définir l'identité d'un peuple.





CETTE IDENTITÉ, on peut dire qu'il l'a recherchée dans une autre aventure, celle du long métrage de fiction, qui existait à peine à cette époque. En 1965, il redevient réalisateur avec un projet considéré comme grandiose, un film historique, avec un comédien français, Alain Cuny, et un budget que n'avait jamais eu un film québécois : 485 000 \$! C'est *Astataïon ou le Festin des morts*, qui ne connaîtra que quelques projections publiques et qui, amputé de dix-sept minutes, devient *Le Festin des morts*. Réflexion sur les pouvoirs de la civilisation (un père jésuite doute du bien-fondé de sa mission et sa foi est mise en crise), le film est alors remarqué pour son esthétisme puissant et évocateur.

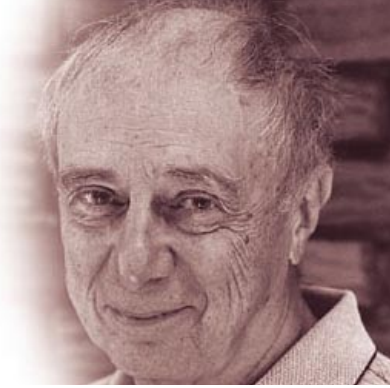
Mais le cinéaste n'abandonne pas pour autant ses préoccupations sociales, qui se refléteront avec une absolue efficacité dans *St-Jérôme*, en 1968. Exceptionnelle entreprise que ce long métrage d'enquête, qui comprend également vingt-sept films satellites constitués d'interviews accordées durant le tournage. De cet incontournable de notre cinématographie, Fernand Dansereau parle encore avec émotion. Bâtie sur une même série de questions posées à divers groupes sociaux de la ville du curé Labelle, l'enquête, qui a pris neuf mois de préparation, neuf mois de tournage et neuf mois de montage, débouche sur un nouveau contrat social, fidèle en cela aux idéaux de la Révolution tranquille. Suit en 1969 *Tout l'temps, tout l'temps, tout l'temps...*, qui porte sur la pauvreté, l'aliénation et l'oppression de la classe ouvrière. La méthode de production est unique en son genre, qui tient du cinéma direct et du sociodrame, parce qu'il est scénarisé et interprété par un groupe de treize citoyens de l'Est de Montréal.

En 1970, il quitte le public pour le privé et participe à la fondation de In-Média, une société qui offre des sessions d'intervention en animation culturelle. L'année suivante, il part à la rencontre des gens du pays et fait l'inventaire des ressources humaines que recèle le Québec en réalisant pour la Société Saint-Jean-Baptiste et la Société nationale des Québécois *Faut aller parmi l'monde pour le savoir*. Il y traduit ce que vit profondément le peuple québécois en lui renvoyant une image chaleureuse et affectueuse de ce qu'il est. En donnant la parole aux citoyens, il leur fait également prendre conscience de la situation politique et leur rappelle que les combats sont collectifs.

Fernand Dansereau

Avant de retourner au long métrage de fiction en 1978, avec *Thetford au milieu de notre vie*, un film qui met en scène un couple du milieu des mines et auquel il reste fortement attaché, Dansereau travaille, de 1973 à 1978, à la télévision, en particulier pour une série documentaire sur la culture populaire et le patrimoine intitulée « Un pays, un goût, une manière... ». La télévision l'accapara de nouveau de 1984 à 2000. Il écrivit, entre autres, un téléroman qui remportera beaucoup de succès, *Le Parc des Braves*. Tout en étant fidèle aux événements de l'époque, il y transcrit sa perception qu'il avait enfant de la Deuxième Guerre mondiale. Lui qui a cherché constamment à réinventer le langage du cinéma pour le mettre à la portée de tous est enchanté de son expérience. « La télévision est extrêmement gratifiante, non seulement parce qu'on y est bien payé, mais parce que la réaction est instantanée et qu'on peut entrer en interaction avec l'auditoire. C'est ainsi que Tancrède, interprété par Gérard Poirier, est devenu plus présent dans la suite du téléroman à cause du jeu du comédien », confie-t-il.

Fernand Dansereau est maintenant heureux de retourner au cinéma avec son projet *L'Heure de la brunante*, surtout en cette période de vaches grasses pour le cinéma québécois. En trois décennies, celui-ci s'est structuré et consolidé. Mais pour cet homme qui a cherché à dialoguer constamment avec le spectateur à travers des œuvres considérées comme moyens de communication et de conscientisation, notre cinéma a surtout touché son public, comme le prouvent *C.R.A.Z.Y.* et *La Neuvaine*, qui se révèlent de vrais films populaires, c'est-à-dire des fictions qui rendent visibles les symboles d'un peuple et font corps avec les mythes et la réalité d'un pays. N'est-ce pas ce qu'a toujours voulu faire depuis cinquante ans ce cinéaste du partage et du questionnement?



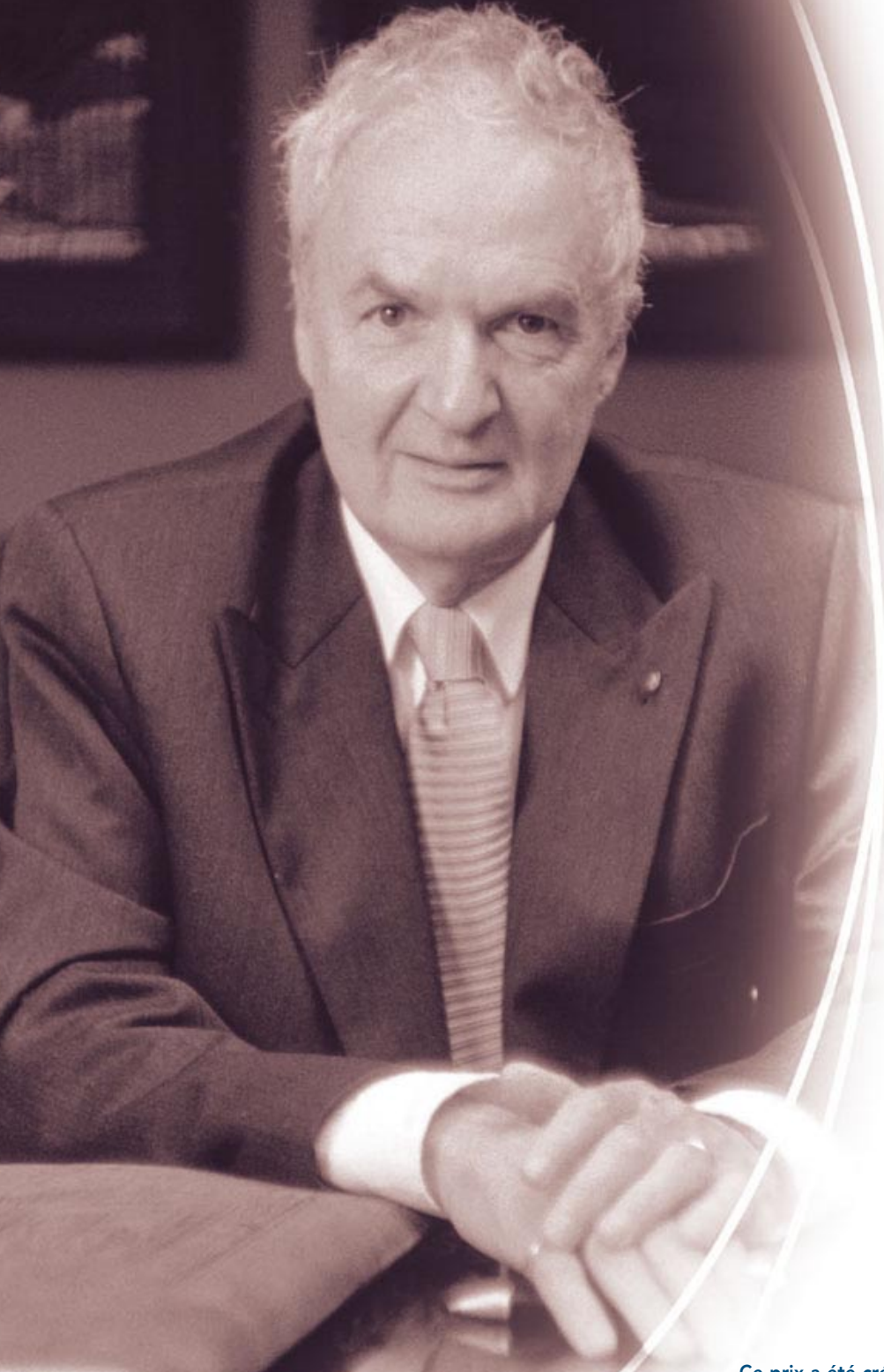
André Roy

PRIX ALBERT-TESSIER

2004 Pierre Hébert
2003 André Forcier
2002 Robert Daudelin
2001 René Jodoin
2000 Micheline Lanctôt
1999 Roger Frappier
1998 Georges Dufaux
1997 Colin Low
1996 Jacques Giraldeau
1995 Jean Pierre Lefebvre
1994 Pierre Perrault
1993 Francis Mankiewicz
1992 Jean-Claude Labrecque

1991 Frédéric Back
1990 Gilles Carle
1989 Denys Arcand
1988 Anne Claire Poirier
1987 Rock Demers
1986 Michel Brault
1985 Gilles Groulx
1984 Claude Jutra
1983 Maurice Blackburn
1982 Norman McLaren
1981 Pierre Lamy
1980 Arthur Lamothe

2 0 0 5



Ce prix a été créé en hommage à Gérard Morisset (1898-1970), un des pionniers de la connaissance et de la mise en valeur du patrimoine québécois. Les activités reconnues aux fins de ce prix sont la recherche, la création, la formation, la gestion, la conservation et la diffusion dans les domaines des biens culturels, des archives, de la muséologie et de la culture populaire traditionnelle.



S'IL FALLAIT caractériser Cyril Simard par une expression phare, ce serait assurément « le patrimoine qui gagne sa vie », expression d'ailleurs de son cru. L'un des grands leitmotivs de celui qui présida aux destinées de la Commission des biens culturels du Québec de 1988 à 1996 : allier passé et modernité. Ce souci, voire cette philosophie, imprègne l'ensemble d'un parcours marqué du triple sceau de l'architecture, du design et de l'ethnologie. Et culmine sans doute dans le concept d'économusée, mot imaginé par Cyril Simard lui-même pour désigner la « petite entreprise artisanale, ouverte au public, qui vend ses produits en les expliquant ». Dans l'esprit du pionnier québécois de l'économuséologie, l'économusée vise la perpétuation et la transmission des métiers et savoir-faire artisanaux par la production d'objets utiles et beaux.

Cyril Simard reconnaît volontiers combien ses racines l'ont façonné. « Je suis tissé Charlevoix, à l'image des catalogues de ma mère, qui n'étaient que paysages et jardins », dit-il. Monsieur Simard père était le propriétaire d'un magasin général à Baie-Saint-Paul. « J'ai appris à faire du commerce avec mon père en m'efforçant d'abord de bien recevoir le client et de bien comprendre ses besoins », souligne du reste l'auteur d'*Artisanat québécois*, le premier inventaire exhaustif des métiers d'art d'ici, décliné en quatre volumes publiés entre 1975 et 1985. À l'époque, Baie-Saint-Paul n'affiche pas encore le caractère culturel qu'elle acquerra... en bonne partie grâce à Cyril Simard! Mais le peintre René Richard y habite, dans une maison voisine du magasin général, et à son contact l'adolescent d'alors s'ouvre à l'art.

Chez Cyril Simard, homme fidèle aux traces, aux traditions, pour mieux les réactualiser dans la vie d'aujourd'hui, il y a place, aussi, pour le grand-père paternel, qui transportait le bardeau de Montmagny à Baie-Saint-Paul. Devenu architecte, Cyril Simard utilisera ce matériau à profusion, lui redonnant lustre et noblesse. C'est donc dans le bois, l'activité commerçante et l'art que puise ses sources la vocation du créateur des économusées.

Le premier d'un réseau qui en compte maintenant 33 au Québec et 9 dans les Provinces atlantiques sera la Papeterie Saint-Gilles, fondée par M^{re} Félix-Antoine Savard en 1965, grâce au mécénat de Mark Donohue. Cette année-là, Cyril Simard obtient son baccalauréat en architecture de l'Université de Montréal après avoir été, en 1960, le premier laïc diplômé en... grégorien! « J'ai gagné une partie de l'argent de mes études en chantant la messe en grégorien chez les sœurs », s'amuse-t-il à dire. Pendant ce temps, il ne se tient jamais très loin de sa ville natale : il y fait ses premières armes professionnelles, propose aux édiles municipaux la mise sur pied d'une commission d'urbanisme « pour garder le cœur de la ville en vie » et préside, en 1967, à la tenue d'un festival folklorique extérieur qui, en 1972, recevra un prix d'excellence du Conseil du tourisme canadien.

En 1967, Cyril Simard n'a pas encore 30 ans mais il se montre déjà, on le voit, homme de terrain et bâtisseur, déployant ses forces à la diffusion et à la réhabilitation des arts et traditions populaires. Parmi toutes les réalisations de sa fertile carrière, dont plusieurs de grande portée, la mise sur pied du Festival folklorique de Baie-Saint-Paul avec ses étudiants en architecture de l'Université de Montréal et l'appui de la population locale – « un an avant la première édition du Festival d'été de Québec », souligne-t-il non sans fierté – semble ainsi occuper, encore aujourd'hui, une place chère à son cœur. Cette initiative jetait les bases du tourisme culturel et dans la foulée, Baie-Saint-Paul s'enrichira bientôt d'un centre d'art et d'un symposium international de peinture. « Nous sommes fiers d'avoir créé la première clinique gratuite d'architecture du pays », dit-il. Et c'est pour cet apport précieux en matière d'entrepreneuriat culturel que les Charlevoisiens décerneront à Cyril Simard, en 1996, le prix Hommage à un bâtisseur de Charlevoix.



« **LA CULTURE** est le fondement de tout, et il faut travailler pour une culture en devenir », se plaît-il à dire. De cette conviction procède l'élaboration du concept d'économusée, à laquelle il se consacrera plus activement après la mort de M^{gr} Savard, en 1982. Les deux hommes, qui s'étaient rencontrés en 1967, avaient d'indéniables affinités : l'ancrage charlevoisien, la passion pour la culture, le goût du beau... et peut-être même le chant grégorien! À la mort du prélat, Cyril Simard hérite de la responsabilité de garder en vie la petite papeterie de Saint-Joseph-de-la-Rive. Il veut assurer la préservation de ce savoir-faire artisanal, mais par l'entremise d'une entreprise qui serait financièrement autonome.

En 1986, afin d'asseoir son concept, il présente une thèse de doctorat en arts et traditions populaires à l'Université Laval, intitulée « L'Économuséologie : essai d'ethnologie appliquée ». Deux ans plus tard, la Papeterie Saint-Gilles devient officiellement le premier économusée du Québec. Cyril Simard se charge lui-même de la transformation physique et de l'aménagement des lieux qui doivent être à la fois espace d'accueil, atelier de travail, centre d'interprétation de la production, salle de documentation et galerie-boutique! Très vite, la formule intéresse nombre de producteurs artisanaux de secteurs allant du verre, du tissage, de la forge, de la fourrure... jusqu'à l'agroalimentaire. De telle sorte qu'en 1992, Cyril Simard fonde la Société internationale du réseau ÉCONOMUSÉE®, dont il continue aujourd'hui d'assumer la présidence et la direction générale.

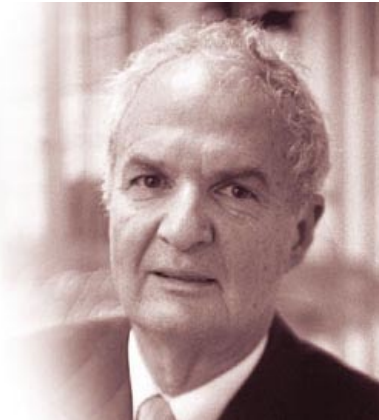
De par sa pratique architecturale reconnue, son engagement concret et sans relâche dans la promotion et la diffusion d'un patrimoine vivant, son statut d'ethnodesigner et d'ethnomuséologue, Cyril Simard peut aussi se targuer d'une expertise unique qui le conduira vers plusieurs dossiers d'envergure. Ainsi entre 1977 et 1983, on le trouve notamment à la tête du comité ministériel pour l'intégration des arts à l'architecture et de celui de l'implantation de l'École des métiers d'art du Québec. Par ailleurs vers le milieu de la décennie 1980, il est le concepteur de la rénovation et de l'agrandissement du Musée national des beaux-arts du Québec, selon un concept qui témoigne d'une sensibilité profonde à l'environnement marquée par le souci d'intégrer les traces du passé. C'est ainsi qu'il trouve le moyen de conserver la vieille prison du Québec – dessinée par Charles Baillairgé –, sise juste à côté du musée, en la reliant aux bâtiments existants.

Cyril Simard

Cyril Simard sera aussi l'instigateur de la tenue, à Québec, du prestigieux congrès du Conseil international des musées, mieux connu sous l'acronyme anglais ICOM. L'initiative impose une démarche de longue haleine qui aboutit en 1992. Pour la circonstance, pas moins de 2 000 muséologues issus de tous les horizons et de tous les continents se masseront dans la capitale. Le congrès aura d'importantes retombées sur les musées québécois en facilitant le développement de leurs réseaux internationaux. Il s'agit là, sans conteste, de l'un des très bons et grands coups de Cyril Simard.

Au fil d'un parcours d'une polyvalence impressionnante, Cyril Simard aura affirmé continûment le désir tenace de contribuer à l'inscription d'une mémoire collective. De cela attestent ses nombreuses publications, plusieurs étant devenues des ouvrages de référence incontournables, qui dressent l'inventaire minutieux des objets du passé québécois et de leurs modes de fabrication. À sa fameuse série *Artisanat québécois*, il convient ainsi d'ajouter les trois tomes des *Chemins de la mémoire*, ouvrages collectifs sous sa direction publiés par la Commission des biens culturels du Québec. Pendant les presque dix années qu'il présida l'organisme, Cyril Simard aura été l'instigateur d'un travail important et essentiel : l'établissement du corpus complet des monuments et sites ainsi que des biens immobiliers classés par l'État depuis 1922.

Ses réalisations auront valu à cet ardent ambassadeur d'un patrimoine adapté à la modernité une reconnaissance internationale couronnée par sa nomination, en 2001, comme titulaire de la Chaire Unesco en patrimoine culturel de l'Université Laval et comme conseiller spécial en matière de métiers et savoir-faire auprès de ce même organisme. « La Chaire permettra de donner un avenir à la mémoire par le développement des métiers et savoir-faire et le réseautage international », dit Cyril Simard. Cet honneur aura été précédé de nombreuses distinctions, dont le Prix national de l'innovation touristique en 1989, la Médaille du Lieutenant-gouverneur en patrimoine (Héritage Canada) en 1994, l'Hommage ICOMOS-Canada et la Médaille de l'Assemblée nationale du Québec en 1996, le Prix Carrière 2000 de la Société des musées québécois et, cette même année, l'un des grands prix du patrimoine d'expression du Québec. Cyril Simard a été reçu officier de l'Ordre national du Québec en 2005.



Francine Bordeleau

PRIX GÉRARD-MORISSET

2004 John R. Porter
2003 Marcel Junius
2002 Norman Clermont
2001 Carol Couture
2000 Non attribué
1999 Luc Noppen
1998 Jean-Claude Dupont

1997 France Gagnon Pratte
1996 Michel Lessard
1995 Maurice Lemire
1994 Phyllis Lambert
1993 Carmen Gill-Casavant
1992 Jean-Claude Marsan

2005



Ce prix
rend hommage à
Armand Frappier (1904-1991),
fondateur de l'institut de recherche
qui porte son nom. Il s'adresse aux
personnes qui ont créé ou développé
une institution de recherche, ou qui se sont
consacrées à l'administration et à la promotion de la
recherche, ou encore qui ont su faire croître l'intérêt de la
population québécoise pour la science et la technologie.

LE QUÉBEC est aujourd'hui doté de l'une des meilleures entreprises de services transfusionnels au monde, et c'est grâce au leadership et au sens de l'innovation de Francine Décary, présidente et chef de la direction d'Héma-Québec. Depuis 1998, Héma-Québec remplit sa mission de façon exemplaire et a su gagner la confiance de la population. Devenue synonyme de sécurité, l'entreprise a récemment obtenu l'agrément de l'American Association of Blood Banks, association réputée qui regroupe 2 000 banques de sang et centres de transfusion aux États-Unis et partout au monde.

Comment un tel défi a-t-il pu être relevé avec autant de brio ? « Il n'y a pas de recette miracle, affirme Francine Décary. Dès mon entrée en fonction, j'ai opté pour la transparence. » En fait, la fondatrice d'Héma-Québec sait imposer au départ une approche unique aux services transfusionnels, beaucoup plus près des personnes et avec un souci extrême de la gestion des risques. Cette vision humaine et pragmatique de la gestion des services transfusionnels lui vient en grande partie de sa longue expérience à titre de gestionnaire à la Croix-Rouge canadienne.

Hématologue de formation et chercheuse scientifique, la docteure Décary a travaillé pendant vingt ans comme directrice de divers services transfusionnels de l'ancien fournisseur de produits sanguins. « Je savais ce qui fonctionnait et ce qui méritait d'être amélioré », dit-elle, fière du chemin parcouru. Pour Francine Décary, un des défis consistait, entre autres choses, à personnaliser le don de sang : « J'ai voulu lancer un message clair : il faut donner du sang, non pas pour Héma-Québec, mais pour les receveurs, ceux qui en ont besoin. » La présidente mettra aussi sur pied un conseil d'administration formé de représentants de toute la chaîne transfusionnelle, des donneurs jusqu'aux receveurs en passant par les médecins et les administrateurs.

Il n'est pas étonnant qu'une telle décision ait été prise. Cette gestionnaire de haut niveau a toujours eu le bien-être des malades à cœur. Son père, lui-même médecin cardiologue, l'a beaucoup influencée dans son choix de carrière, mais c'est un événement bouleversant, dont elle se souvient encore 35 ans plus tard, qui l'a vraiment propulsée en médecine transfusionnelle. Alors qu'elle est jeune médecin à l'Hôtel-Dieu, Francine Décary doit soigner un patient atteint de leucémie en phase terminale. Sa détresse est immense, car, malheureusement, aucun traitement n'existe pour ce type de leucémie à cette époque. « J'étais impuissante, dit-elle. Ce patient m'a motivée à faire de la recherche. »



C'EST CE QUE Francine Décary fera pendant plusieurs années. Sa formation terminée en hématologie à l'Université de Montréal, elle se spécialise en banque de sang et en transfusion au New York Blood Center pendant deux ans. En 1973, au milieu de la vingtaine, elle décide de faire un doctorat en immuno-hématologie à l'Université d'Amsterdam où elle soutiendra sa thèse. Douée pour les langues, elle la défend même, à la grande surprise de son jury, en néerlandais. La Croix-Rouge canadienne la recrute ensuite comme directrice médicale. Avec les années, Francine Décary prend goût à l'administration au point de terminer une maîtrise en administration des affaires (MBA) à l'Université de Sherbrooke en 1996.

Lorsque le ministre québécois de la Santé de 1998 pressent Francine Décary pour créer une nouvelle entité de services transfusionnels, elle ne mesure pas l'ampleur du défi. « Je ne vois jamais les obstacles quand j'entreprends quelque chose », déclare-t-elle. Femme d'équipe et de terrain, elle a pour premier réflexe de rencontrer la population à la grandeur du Québec : « Il fallait rallier les employés et les milliers de bénévoles qui avaient la Croix-Rouge tatouée au cœur. » Pour répondre aux besoins des 70 000 personnes qui reçoivent chaque année des transfusions sanguines au Québec, Héma-Québec peut compter aujourd'hui sur la collaboration de ses 16 000 bénévoles et le travail soutenu de ses 1 300 employés.

Se considérant elle-même comme une agente de changement, Francine Décary est une fondeuse à l'esprit pratique. Malgré son vif penchant pour la gestion, elle veille toujours à faire progresser la recherche et le développement. À la Croix-Rouge, elle a mis sur pied, notamment, un laboratoire de sérologie pour les plaquettes sanguines et a contribué activement à la création du Fonds Bayer pour la recherche et le développement. Depuis qu'elle dirige la destinée d'Héma-Québec, elle a formé une équipe d'une quarantaine

Francine Décary

de chercheurs, située à Québec, qui travaille dans les trois domaines suivants : ingénierie cellulaire, recherche opérationnelle et bioproduction. L'entreprise a aussi intégré la recherche et le développement en greffe de tissus humains et, sous la direction de la docteure Décary, la première banque publique québécoise de sang de cordon ombilical a été créée.

Alors que les premières années de sa carrière ont surtout été consacrées à la création de l'entreprise et à l'enracinement de sa crédibilité, Francine Décary entend maintenant accorder une attention particulière à la qualité de vie au travail. Elle est consciente de l'importance d'instaurer des mesures de conciliation travail-vie personnelle à Héma-Québec alors que 80 p. 100 du personnel est féminin. Son prochain défi consistera aussi à assurer une relève en médecine transfusionnelle, domaine qui attire peu de candidats compte tenu des risques perçus à l'égard d'une telle activité.

Première Québécoise présidente de la prestigieuse Société internationale de transfusion sanguine depuis 2002, Francine Décary est aussi profondément engagée dans la promotion des arts. Ayant conservé de sa jeunesse une grande passion pour le piano et la musique contemporaine, elle assume la vice-présidence de la Société de musique contemporaine du Québec à l'invitation de Walter Boudreau, directeur artistique et ami de longue date. « J'apprécie cette musique, dit-elle, car elle reflète bien les angoisses de notre époque. »

Femme d'affaires accomplie, lauréate de divers prix décernés par le Réseau des femmes d'affaires du Québec, la Fondation Y des femmes de Montréal et Hydro-Québec, la docteure Décary passera certainement à l'histoire pour avoir réussi à mobiliser des milliers de personnes dans la création d'Héma-Québec. Au bénéfice de la société québécoise, cette championne a su faire de cette entreprise un fleuron dans le domaine des services transfusionnels dont plusieurs pays commencent à s'inspirer.



Nathalie Dyke

PRIX ARMAND-FRAPPY

2004 Camille Limoges
2003 Charles E. Beaulieu
2002 Robert Lacroix
2001 Emil Skamene
2000 Jean-Guy Paquet
1999 Non attribué

1998 Samuel O. Freedman
1997 Roger A. Blais
1996 Jacques Genest
1995 Louis Berlinguet
1994 Maurice L'Abbé
1993 Lionel Boulet

2005



Ce prix rend hommage à Wilder Penfield (1891-1976), reconnu comme l'un des plus grands neurochirurgiens et neurologues au monde. La fondation de l'Institut neurologique de Montréal, en 1934, constitue son apport majeur à la neurologie. Ce prix s'adresse à un chercheur ou à une chercheuse du domaine biomédical.

CERTAINES PERSONNES ont la capacité inouïe de faire avancer la société dans une direction qui semble au départ impossible. C'est le cas du docteur Michel G. Bergeron, directeur du Centre de recherche en infectiologie (CRI) de l'Université Laval, situé au CHUL du Centre hospitalier universitaire de Québec (CHUQ). À 61 ans, alors qu'il pourrait commencer à penser à une douce retraite, le docteur Bergeron cherche à renverser la façon dont on diagnostique les maladies infectieuses. « Je rêve de remplacer la microbiologie pasteurienne par la microbiologie à base d'ADN », avance-t-il sans ambages.

Et cette idée révolutionnaire n'est pas prise à la légère. Depuis 1985, le docteur Bergeron et son équipe de chercheurs travaillent d'arrache-pied à mettre au point des tests diagnostiques à partir de l'ADN des microbes plutôt qu'à partir de cultures bactériennes. Et ils réussissent. Cette percée scientifique a non seulement eu lieu – publiée en primeur dans le prestigieux *New England Journal of Medicine* en 2000 –, mais il est désormais possible d'identifier un microbe en 45 minutes plutôt que d'attendre les quelques jours habituellement nécessaires. Grâce à ce diagnostic rapide, la médication prescrite est beaucoup plus appropriée, ce qui évite la surconsommation d'antibiotiques et la résistance des microbes à ceux-ci. Un véritable tour de force dont le docteur Bergeron se réjouit, sans compter les centaines d'emplois que ses découvertes ont permis de créer.

Le CRI, que le docteur Bergeron a fondé en 1974, figure aujourd'hui comme l'un des plus importants centres au monde consacrés à l'étude des maladies infectieuses avec un budget annuel de 20 millions de dollars. Le docteur Bergeron a recruté la crème des chercheurs dans ce domaine. Employant près de 250 personnes, dont des chercheurs venant de 19 pays différents (« Ce sont les Nations Unies ici », s'amuse-t-il à dire), son centre est à la fine pointe de la recherche. Pour commercialiser ses tests, le docteur Bergeron a fondé l'entreprise Infectio Diagnostic en 1995. Située à Québec, cette dernière emploie 75 personnes.



EN RÉTROSPECTIVE, le docteur Bergeron regarde le chemin parcouru avec une grande satisfaction. Jusqu'en 1985, il travaille sur les infections rénales et la pharmacologie des antibiotiques, soit tout ce qui concerne les traitements médicaux : « Après dix années de pratique, je me suis rendu compte de l'absence de bons outils pour diagnostiquer rapidement les maladies infectieuses. Voilà l'orientation qu'il fallait donner aux recherches. » Graduellement, il passe aussi d'une approche thérapeutique à une approche beaucoup plus préventive. Une autre de ses grandes réalisations est l'invention du « condom invisible[®] », ce gel qui permet aux femmes de se protéger contre les maladies transmises sexuellement (MTS) et le VIH/SIDA. En deuxième phase d'investigation clinique au Cameroun, ce produit devrait être commercialisé en 2010. « Selon certaines études, avance le docteur Bergeron, un tel gel pourrait prévenir 2,5 millions d'infections par le VIH par année. » Or, l'application des technologies exige du temps et un changement de mentalité. « C'est très long, constate-t-il. Parfois, la société n'est pas prête à introduire de nouvelles façons de faire, et il faut au moins une génération pour implanter de bonnes idées. » Son intention pour les années à venir est de continuer à concevoir des technologies pour améliorer la santé des citoyens de pays développés ou en voie de développement. L'énergie que déploie cet homme dans la réalisation de son rêve est phénoménale. Animé d'une grande force intérieure qui le pousse au dépassement, il se sent redevable à la société. « Je suis né dans une bonne famille, on m'a donné les capacités intellectuelles de réussir, j'ai une excellente santé. Dans ma vie personnelle, je suis entouré d'une femme merveilleuse et de trois enfants qui m'encouragent; dans ma vie professionnelle, d'une équipe de chercheurs qui croient en ma vision. Ce serait un gaspillage de ne pas utiliser toute cette énergie à bon escient », explique-t-il. Le docteur Bergeron reconnaît que, pour réussir en recherche, on doit en quelque sorte être un peu « olympien ». C'est d'ailleurs le message qu'il s'efforce de transmettre aux nombreux étudiants de troisième cycle ou qui font des études postdoctorales venus travailler à son centre : « Je les prépare à affronter la concurrence, il faut toujours se battre. C'est de l'olympisme à l'année et pendant toute une vie. »

Michel G. Bergeron

Fils unique, Michel G. Bergeron a grandi dans une famille ouvrière du quartier Montcalm de Québec. Premier de classe au primaire et au collégial, le jeune Bergeron a suivi, parallèlement à son cours classique à l'Académie de Québec, une formation de trompettiste au Conservatoire de musique. Cette première grande passion a failli d'ailleurs le mener à une carrière professionnelle de musicien jusqu'au jour où il a finalement choisi la médecine en 1964. « J'ai senti jeune que ça me prendrait une profession où j'allais être très occupé », affirme-t-il.

Diplômé en médecine de l'Université Laval, le docteur Bergeron poursuit sa spécialité en médecine interne à l'Université McGill, puis il part travailler au New England Medical Center de l'Université de Tufts à Boston, où il a le privilège de côtoyer Louis Weinstein, microbiologiste infectiologue, expert de renommée mondiale en matière d'antibiotiques, qui deviendra un véritable mentor, ainsi que le docteur Salvador Luria, Prix Nobel de médecine en 1969, qu'il a fréquenté au Massachusetts Institute of Technology (MIT). « Les professeurs ont une immense influence sur la destinée d'un jeune », reconnaît-il.

Convaincu de l'importance de l'éducation, il a lui-même mis sur pied en 1998 le programme Chercheur d'un jour au CRI, programme destiné aux élèves du secondaire pour les initier à l'univers de la recherche. « C'est un âge formidable, tout se joue entre 10 et 16 ans », croit le chercheur convaincu de la nécessité d'exposer les jeunes à des expériences positives. Père de trois enfants et grand-père depuis peu, le docteur Bergeron accorde d'ailleurs la même qualité d'attention à sa famille qu'à son travail.

Pour continuer son marathon scientifique, le docteur Bergeron siège à plusieurs comités prestigieux, a présidé bon nombre de sociétés scientifiques canadiennes et internationales et est l'auteur de près de 400 publications. « Je ne sais pas comment l'expliquer, dit-il, mais je suis toujours excité d'arriver au travail le matin. » Un enthousiasme qu'il compte canaliser pour plusieurs années encore au service de la recherche.

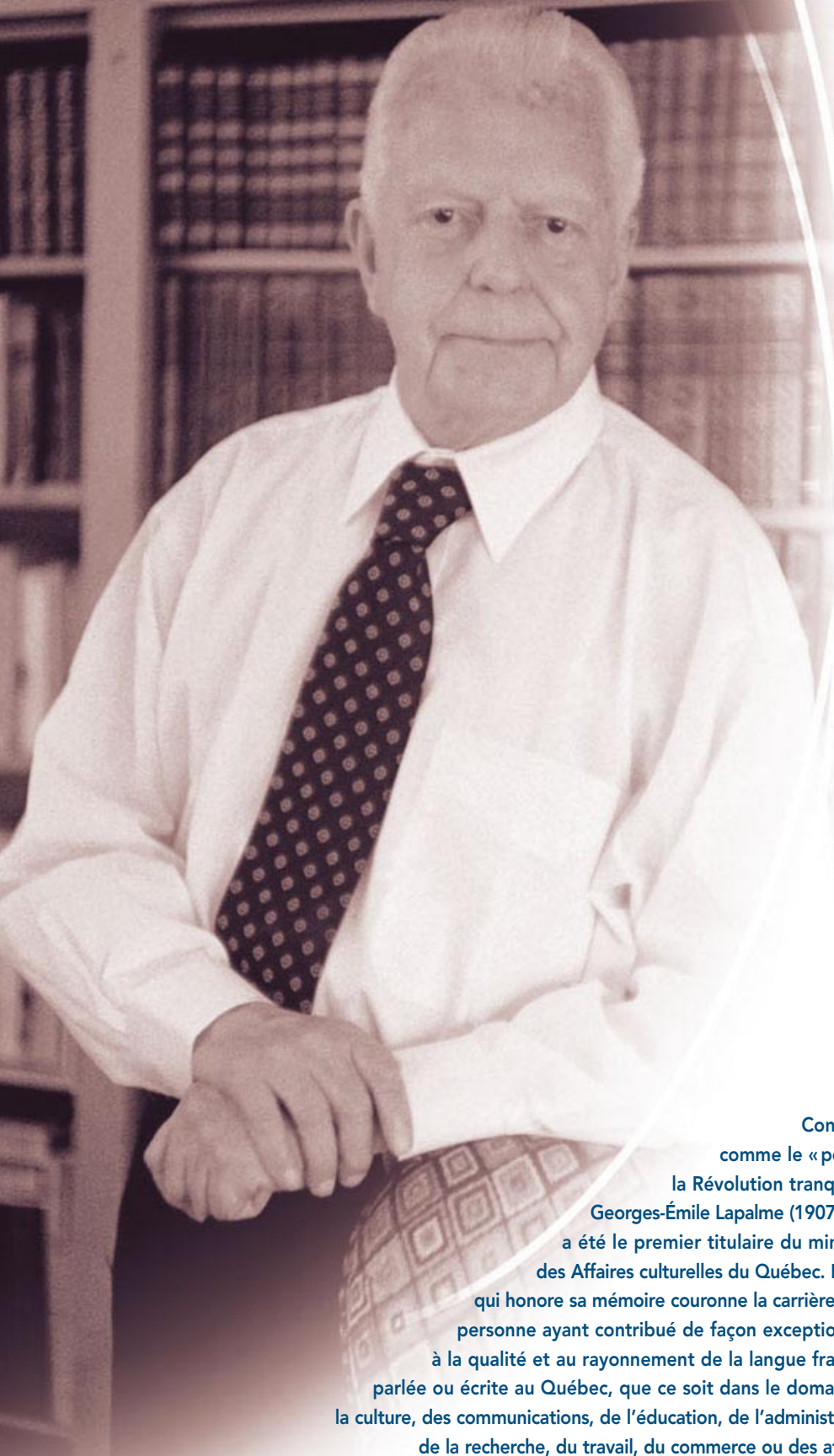


Nathalie Dyke

PRIX WILDER-PENFIELD

2004 Rémi Quirion
2003 Frederick Andermann
2002 André Parent
2001 Pavel Hamet
2000 Jean Davignon
1999 Clarke F. Fraser
1998 Theodore L. Sourkes

1997 Kresimir Krnjević
1996 Jacques de Champlain
1995 Charles R. Scriver
1994 Albert J. Aguayo et
Yves Lamarre
1993 Brenda Milner



Considéré
comme le « père de
la Révolution tranquille »,
Georges-Émile Lapalme (1907-1985)
a été le premier titulaire du ministère
des Affaires culturelles du Québec. Le prix
qui honore sa mémoire couronne la carrière d'une
personne ayant contribué de façon exceptionnelle
à la qualité et au rayonnement de la langue française
parlée ou écrite au Québec, que ce soit dans le domaine de
la culture, des communications, de l'éducation, de l'administration,
de la recherche, du travail, du commerce ou des affaires.



LE PRIX Georges-Émile Lapalme se devait d'honorer Jean-Marc Léger, un homme dont les engagements lucides, fervents et féconds correspondent aux mérites que cette distinction veut souligner.

On hésite toutefois, tant l'activité de Jean-Marc Léger s'est déployée sans sacrifier sa cohérence, à souligner une réussite plus que l'autre. Dès le début de sa carrière, il se pourvoit d'un bagage aux contours ambitieux. À 24 ans, il détient deux licences et une maîtrise : en droit, en sciences sociales et en histoire. Ces savoirs, il les investit aussitôt dans un type de journalisme que le Québec avait quelque peu négligé après des années de vive attention : l'information internationale. Pendant cinq ans à *La Presse* et pendant un autre lustre au *Devoir*, il patrouille le secteur, identifie les lignes de force, éclaire les théâtres où se lèvent de jeunes indépendances nationales. Chemin faisant, Jean-Marc Léger s'emploie à donner aux journalistes québécois un environnement professionnel où la culture, l'éthique, le souci linguistique constituent d'intangibles préoccupations. Il garde le cap sur ces valeurs lorsqu'il devient secrétaire général, puis président de l'Union canadienne des journalistes de langue française. Même cap quand il accède à la présidence de l'Association internationale des journalistes de langue française.

Lorsque naît enfin, sous l'impulsion de Georges-Émile Lapalme, le ministère des Affaires culturelles du Québec, Jean-Marc Léger assume la direction de l'Office de la langue française, le temps d'en préciser les horizons et la pédagogie. Après avoir porté le bébé sur les fonts baptismaux, Jean-Marc Léger revient au journalisme. Nous sommes en 1963 et l'homme n'a encore que 36 ans. Cette fois, il écrit et parle en éditorialiste, en éditorialiste renseigné, rigoureux, sans complaisance. L'époque est effervescente : la Révolution tranquille vit la nationalisation de l'électricité, des dizaines de pays testent leur autonomie, la montée en puissance des États-Unis incite les pays francophones à se mieux connaître. Jean-Marc Léger est de toutes les analyses, comme il sera de toutes les initiatives au soutien de la Francophonie. Modèle, guide et rassembleur, il fait du français un objet de fierté, une urgence nationale, un patrimoine transcendant les frontières.

Ses activités de journaliste et d'éditorialiste ne l'empêchent pas de se pencher sur le berceau de l'Association des universités partiellement ou entièrement de langue française (AUPELF) et d'en diriger le secrétariat général de 1961 à 1978. Comme si cela ne requérait pas déjà l'énergie de plusieurs vies, Jean-Marc Léger, dès son départ du *Devoir*, se colla à l'énorme défi de mettre sur pied depuis Paris et d'animer, en zone diplomatiquement agitée et surveillée de près, l'Agence de coopération culturelle et technique. Sans lui, que serait aujourd'hui la place du Québec à la table internationale?





DE RETOUR au Québec après ces années parisiennes, il n'eut pas longtemps la possibilité de se consacrer en exclusivité à l'Agence universitaire de la Francophonie qui avait remplacé l'AUPELF, puisqu'il devint en 1978 délégué général du Québec à Bruxelles. Trois ans plus tard, de retour au Québec, c'est depuis d'autres créneaux qu'il poursuit sa persévérante « défense et illustration » de la Francophonie et de sa mission internationale. À titre de sous-ministre adjoint, il nourrit et renforce les relations internationales du ministère de l'Éducation, avant de se joindre au ministère des Relations internationales à titre, une fois encore, de sous-ministre adjoint. Un autre triennat se passe et le ministère des Affaires internationales confie à Jean-Marc Léger le poste de commissaire général à la Francophonie. Sans surprise, les Sommets francophones comptent sur sa compétence.

La décennie suivante verra Jean-Marc Léger diriger le Centre de recherche Lionel-Groulx voué à l'histoire de l'Amérique française et la Fondation portant aussi le nom de l'illustre historien.

Survol trompeur et... minimaliste. Il ne dit rien, en effet, des livres pénétrants et raffinés que Jean-Marc Léger consacre à l'Afrique (*Afrique française, Afrique nouvelle*, 1958), à la Francophonie (*La Francophonie, grand dessein, grande ambiguïté*, 1987), à l'indépendance (*Vers l'indépendance? Le pays à portée de main*, 1989). Il néglige aussi les centaines de conférences, de lettres aux médias, de tables rondes grâce auxquelles Jean-Marc Léger ne cesse d'inciter les siens à la fierté linguistique et nationale et à la solidarité entre peuples francophones.

Cet homme n'est pas réductible à une seule visée ni même à une seule attitude. Il s'immergea dans la diplomatie, mais jamais pour y apprendre une langue feutrée et frileuse. Il y poursuivit, avec un entêtement souriant, le siège des institutions nécessaires au rôle international du Québec. S'il contribua, sa vie durant, à divers regroupements entre universitaires et pays francophones, jamais ce ne fut pour se dispenser des nécessaires

Jean-Marc Léger

audaces personnelles. Capable de collégialité, Jean-Marc Léger paya cent fois de sa personne. L'éditorialiste ne trouva pas toujours autour de lui des convictions et des perspectives semblables aux siennes; toujours, il livra haut et clair, avec les risques que cela comporte, les verdicts de sa conscience. Il n'a d'ailleurs jamais cessé de relever le gant lorsque ses valeurs lui semblaient attaquées.

Pour ce fervent Québécois, le français est un devoir et une gloire, un instrument et une volonté. Hissée par ses soins au raffinement et à la clarté, la langue française élimine le flou paresseux, les approximations périlleuses, les ronronnements soporifiques. La précision empêche le débat de s'enliser. L'élégance du verbe fait sentir à l'interlocuteur le respect dont Jean-Marc Léger l'honore, mais lui rappelle aussi le tribut que chacun doit à la langue. Lire Jean-Marc Léger, c'est apprendre de quoi la langue française est capable; c'est aussi se faire rappeler à l'ordre. Car la langue qu'écrit et parle, que défend et propage Jean-Marc Léger, c'est une langue belle, noble, dépouillée des scories populacières. En devient-elle éthérée, inefficace, sans prise sur le réel? Pour le croire, il faut n'avoir jamais lu ou entendu Jean-Marc Léger. Ce n'est pas parce que Cyrano s'exprime élégamment qu'il est moins bon bretteur et rien n'oblige le polémiste à s'abaisser en humiliant la langue. Jean-Marc Léger pratique un français élégant; qui le provoque découvre bientôt que ce français sait aussi se faire caustique et cinglant.

Que la langue fait vibrer l'âme même d'un peuple, toute la carrière de Jean-Marc Léger le démontre. La langue permet à un peuple de se chercher, de s'accomplir et de se dire. Quand elle se préserve des encanaillements démagogiques, la langue donne assise aux solidarités culturelles, amorce le dialogue des imaginaires, rompt les isolements qui accentueraient la fragilité, retentit bellement sur le monde. Ainsi servie, la langue française articule et unit en un tout cohérent l'admirable carrière de Jean-Marc Léger. Qu'il reçoive donc, en même temps que la gratitude de son peuple, le Prix du Québec qui honore la mémoire de Georges-Émile Lapalme.



Laurent Laplante

PRIX
GEORGES-ÉMILE-LAPALME

2004 Jacques Languirand
2003 André Gaulin
2002 Jean-Claude Corbeil
2001 Michel Bergeron

2000 Henri Bergeron
1999 Marc Favreau
1998 Fernand Daoust
1997 Pierre Bourgault

2 0 0 5



Ce prix
rend hommage à
Lionel Boulet (1919-1996),
reconnu comme l'un des pionniers de
l'Institut de recherche d'Hydro-Québec.

Ce prix s'adresse à un chercheur ou à une
chercheuse qui s'est distingué par ses inventions,
ses innovations scientifiques et technologiques, son
leadership dans le développement d'entreprises et son
apport au développement économique du Québec.



À EN JUGER par la couverture médiatique, la préoccupation de la société à l'égard de la couche d'ozone semble relativement nouvelle. Or, depuis près de 40 ans, ce souci est partagé par une communauté de chercheurs partout sur la planète. Le Québec a même été chef de file dans le domaine grâce aux innovations d'Henry Buijs, l'un des premiers ingénieurs physiciens à avoir mis au point au cours des années 70 la technologie permettant de mesurer l'état précis de la couche d'ozone. Ce scientifique a apporté une contribution exceptionnelle au domaine de la spectrométrie infrarouge à transformée de Fourier et à la conception de techniques analytiques utilisant la spectrométrie.

Élaborée principalement lors de la Seconde Guerre mondiale, la spectrométrie permet de mesurer des phénomènes non visibles à l'œil. Elle fait appel à des méthodes de calcul sophistiquées qu'Henry Buijs a raffinées alors que la tâche semblait impossible. En 1973, avec deux associés, il fonde l'entreprise Bomem, faisant désormais partie du groupe suisse ABB et devenue l'un des fleurons des entreprises de haute technologie de la région de Québec. Elle est aussi la référence mondiale en matière de spectromètres spatiaux. Avec des ventes atteignant 45 millions de dollars par année, dont 95 p. 100 sont destinées à l'exportation en Europe, aux États-Unis et en Asie, l'entreprise compte près de 200 employés et des partenaires industriels aussi réputés que l'Agence spatiale canadienne, la NASA, l'ESA ou l'Agence spatiale japonaise.

Aujourd'hui directeur technique principal d'ABB, Henry Buijs en est le dernier fondateur présent et le pivot. Il continue d'être très engagé dans cette entreprise où travaille aussi un de ses fils, Thomas, à titre de superviseur de la gestion de produit. « Ma vie est ici », affirme-t-il sans détour. Cet expert, aussi débrouillard qu'à ses débuts, cherche constamment des moyens d'améliorer les produits de l'entreprise. « Il faut toujours se réinventer, ajoute-t-il. C'est une bataille continue, les concurrents sont partout. » L'entreprise travaille présentement à la mise au point de spectromètres spatiaux qui seront utilisés dans des missions d'étude de la haute atmosphère, de vérification de l'application du protocole de Kyoto, mais aussi dans les satellites météorologiques partout à l'échelle mondiale.

Il n'est pas étonnant qu'une telle passion pour les nouvelles technologies continue de stimuler Henry Buijs. Celui-ci est, en quelque sorte, né avec des outils dans les mains! Originaire des Pays-Bas, il arrive au Canada en 1954 à l'âge de 15 ans. Son père est entrepreneur et propriétaire d'un atelier de réparation de bateaux au Pays-Bas, puis de camions à Toronto. Formé au départ en dessin mécanique, le jeune Buijs apprend le métier avec son père, mais aussi l'art de naviguer dans le monde des affaires. Fort de cette expérience technique et commerciale, il choisit, au début de la vingtaine, de poursuivre des études universitaires.





« **JE ME SUIS** inscrit en génie physique à l'Université de Toronto parce que c'était le programme le plus difficile », déclare Henry Buijs. En 1962, un professeur l'engage pour dessiner les pièces d'un spectromètre conçu pour l'étude des émissions atmosphériques. Emballé par ce travail d'été, Henry Buijs accomplit sa tâche et ira jusqu'à tester l'instrument au Centre de recherche de la défense de Valcartier avec son professeur. La mission connaît un retentissant succès scientifique.

Stimulé par cette expérience, Henry Buijs décide de faire une maîtrise à Toronto et un doctorat à l'Université de la Colombie-Britannique afin de parfaire ses connaissances et de développer les potentialités du spectromètre. L'Université Laval le recrute ensuite comme professeur après un stage postdoctoral. « J'étais très content de retrouver la région de Québec », dit-il. Or, Henry Buijs a l'âme et la fougue d'un entrepreneur. « Devant la lourdeur du financement en milieu universitaire, j'ai vite compris qu'il serait plus facile de me lancer en affaires pour poursuivre mes recherches », raconte-t-il, convaincu d'avoir pris la bonne décision.

En 1973, probablement trop en avance sur son temps, Henry Buijs fonde Bomem. Les premières années sont difficiles, jusqu'au jour où le Service de la recherche du ministère fédéral de l'Environnement a besoin d'un spectromètre pour étudier les réactions chimiques impliquées dans la formation et la destruction de la couche d'ozone. Le premier appareil est enfin vendu. Pendant quelques années, l'entreprise conçoit des spectromètres faits sur mesure principalement pour la recherche scientifique. « J'ai probablement visité 50 p. 100 des universités sur la planète », indique Henry Buijs, en parlant de l'époque où il était responsable du marketing et de la promotion des produits. Maîtrisant aussi bien le français et l'anglais que le néerlandais et l'espagnol, il connaîtra la mondialisation des échanges commerciaux bien avant que le concept existe.

Henry L. Buijs

Au début des années 80, devant une concurrence de plus en plus vive, l'entreprise décide d'attaquer le marché des applications industrielles et la production en série commence. Aujourd'hui, le spectromètre conçu par Henry Buijs et son équipe est au cœur du processus de contrôle de la qualité dans des domaines aussi variés que l'industrie de la transformation laitière, les pâtes et papiers, l'industrie pétrochimique, l'industrie pharmaceutique et celle des semi-conducteurs. Dans toutes ces applications, les mesures spectrométriques désormais effectuées en continu réduisent considérablement les rejets de production et permettent d'assurer une plus grande qualité des produits.

Convaincu que son sens de la détermination et son ouverture à l'égard des cultures étrangères ont grandement contribué au succès de l'entreprise, Henry Buijs salue la qualité de la relève présente à Québec dans son domaine. ABB engage une main-d'œuvre de pointe dans différents secteurs de l'ingénierie, de la chimie et de la physique. Un très grand nombre de ses employés viennent des programmes de deuxième et de troisième cycle de l'Université Laval. « Je les encourage à s'ouvrir aux échanges commerciaux internationaux, c'est la voie de l'avenir », soutient-il.

Les compétences et les réalisations exceptionnelles d'Henry Buijs ont été reconnues au Canada et aux États-Unis par la Société de spectroscopie du Canada et la Coblenz Society qui lui ont respectivement accordé le Barringer Research Award en 1978 et le Williams-Wright Award en 1998. Grâce aux innovations technologiques de ce scientifique, les missions d'étude de la haute atmosphère pourront continuer à nous sensibiliser davantage à la protection de l'environnement et, souhaitons-le, à de rigoureuses mesures d'intervention.



Nathalie Dyke

PRIX
LIONEL-BOULET

2004 Esteban Chornet
2003 Lorne Trottier
2002 Pierre-Claude Aitcin

2001 Morrel P. Bachynski
2000 Bernard Coupal
1999 Robert Zamboni

PRIX ATHANASE-DAVID

- **Paul Chanel Malenfant**, poète et professeur de littérature à l'Université du Québec à Rimouski, président du jury
- **Andrée A. Michaud**, romancière
- **Hélène Monette**, poète et romancière
- **Pierre Morency**, poète et essayiste

PRIX MARIE-VICTORIN

- **Daniel Coderre**, vice-président à l'enseignement et à la recherche du réseau de l'Université du Québec, président du jury
- **Antonella Badia**, professeure agrégée au Département de chimie de l'Université McGill
- **Ferdinand Bonn**, professeur au Centre d'applications et de recherches en télédétection de l'Université de Sherbrooke et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en observation de la Terre
- **Louise Brisson**, professeure au Département de biochimie et de microbiologie de l'Université Laval
- **Gaétan Faubert**, professeur titulaire à l'Institut de parasitologie de l'Université McGill

PRIX LÉON-GÉRIN

- **Pierre Martel**, professeur titulaire au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke, président du jury
- **Carmen Lambert**, professeure agrégée au Département d'anthropologie de l'Université McGill et conseillère scientifique au Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
- **Camille Limoges**, historien des sciences et gestionnaire retraité
- **Clément Moisan**, professeur associé au Département des littératures de l'Université Laval
- **Louise Vandelac**, professeure titulaire et directrice du Centre d'étude des interactions biologiques entre la santé et l'environnement (CINBIOSE) à l'Institut des sciences de l'environnement de l'Université du Québec à Montréal

PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS

- **Chantal Boulanger**, directrice du Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul, présidente du jury
- **Olivier Asselin**, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Montréal
- **Marie-Jeanne Musiol**, photographe
- **Roland Poulin**, sculpteur
- **Richard Ste-Marie**, artiste multidisciplinaire

PRIX DENISE-PELLETIER

- **Manon Guilbert**, journaliste au *Journal de Montréal*, présidente du jury
- **Denise Arseneault**, présidente du Réseau indépendant des diffuseurs d'événements artistiques unis
- **Marie-Hélène Falcon**, directrice générale du Festival de théâtre des Amériques
- **Michelle Febvre**, ex-professeure de danse à l'Université du Québec à Montréal
- **Chantal Masson-Bourque**, professeure de musique à la Faculté de musique de l'Université Laval

PRIX ALBERT-TESSIER

- **Lucille Veilleux**, consultante et productrice, présidente du jury
- **Bernard Émond**, réalisateur
- **Monique Mercure**, comédienne
- **Claude Racine**, ex-directeur de la revue *24 images*



PRIX GÉRARD-MORISSET

- **Richard Dubé**, ethnologue et muséologue, président du jury
- **Sophie-Laurence Lamontagne**, consultante, DIS-international
- **Rémi Tougas**, ingénieur, président de la Fédération québécoise des sociétés de généalogie
- **Christine Turgeon**, muséologue, directrice du Musée des Ursulines de Québec

PRIX ARMAND-FRAPPIER

- **Danielle Laberge**, vice-rectrice à la vie académique et vice-rectrice exécutive de l'Université du Québec à Montréal, présidente du jury
- **Jean Goulet**, doyen de la Faculté des sciences et professeur titulaire au Département d'informatique de l'Université de Sherbrooke
- **Joseph Hubert**, doyen de la Faculté des arts et des sciences, vice-doyen à la recherche et professeur titulaire au Département de chimie de l'Université de Montréal
- **Hélène P. Tremblay**, présidente du Conseil de la science et de la technologie
- **Truong Vo-Van**, vice-recteur à la recherche de l'Université Concordia

PRIX WILDER-PENFIELD

- **Nicole Gallo-Payet**, vice-doyenne à la recherche, professeure titulaire au Département de médecine de l'Université de Sherbrooke et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en endocrinologie de la glande surrénale, présidente du jury
- **Catherine Bushnell**, directrice du Centre de recherche sur la douleur et professeure à la Faculté de médecine dentaire de l'Université McGill
- **Pavel Hamet**, directeur de la recherche au Centre hospitalier de l'Université de Montréal et professeur titulaire au Département de médecine de l'Université de Montréal
- **Sylvie Marcoux**, vice-doyenne à la recherche et aux études supérieures et professeure titulaire au Département de médecine sociale et préventive de la Faculté de médecine de l'Université Laval
- **Marie Trudel**, directrice de l'Unité de recherche en génétique moléculaire et développement à l'Institut de recherches cliniques de Montréal et chercheuse titulaire au Département de médecine de l'Université de Montréal

PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME

- **Esther Croft**, écrivaine, présidente du jury
- **Renée Hudon**, communicatrice
- **Richard Patry**, directeur du Département de linguistique et de traduction de la Faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal
- **Marc Rochette**, professeur de littérature au cégep François-Xavier-Garneau et écrivain

PRIX LIONEL-BOULET

- **André Bazergui**, président-directeur général du Consortium de recherche et d'innovation en aérospatiale au Québec (CRIAQ), président du jury
- **Denis Beaulieu**, vice-président au développement des technologies au Centre de recherche industrielle du Québec et professeur titulaire au Département de génie civil de l'Université Laval
- **John J. M. Bergeron**, directeur du Réseau protéomique de Montréal de l'Université McGill
- **Blaise Champagne**, directeur général de l'Institut des matériaux industriels du Conseil national de recherches Canada
- **Geneviève Tanguay**, vice-présidente au développement au Centre québécois de valorisation des biotechnologies

LES PRIX DU QUÉBEC

ÉCRIN

L'écrin en cuir de Buffle Sherpa et de suède et orné d'un hublot en verre a été conçu et réalisé par la relieure Lorraine Choquet.



MÉDAILLE

Cette année, le jury qui a choisi la créatrice de la médaille était formé de Catherine Béchard, artiste multidisciplinaire, Paul Béliveau, artiste visuel, et Michel Larbrisseau, joaillier.

Créatrice de la médaille : Josée Desjardins

Le mystère qui flotte sous les apparences... Le mystère qui ne demande qu'à être percé ou qui se laisse désirer... Ce mystère est celui qui nous entraîne vers la création, vers l'innovation.



PARCHEMIN

Le parchemin remis aux lauréats des Prix du Québec a été calligraphié sur papier Saint-Gilles par Anna-Linda Gagné.

A dark blue background with a subtle, repeating pattern of stylized leaves or feathers. On the right side, there is a large, semi-circular graphic element that resembles a globe or a stylized map of the Americas, with a white outline and a dark blue interior. Several thin, white, curved lines sweep across the page from the top left towards the bottom right, creating a sense of movement and flow.

Québec 

- Ministère de la Culture et des Communications
- Ministère du Développement économique,
de l'Innovation et de l'Exportation